

**MÉMOIRES
ET
PUBLICATIONS
DE LA**

**SOCIÉTÉ DES SCIENCES
DES ARTS ET DES LETTRES
DU HAINAUT**

*Recueil scientifique publié avec le soutien de la
Fédération Wallonie-Bruxelles
Division du Patrimoine Culturel*

**111^e VOLUME
2020**

*«Après une absence
de deux mois et six jours ... »*
**Le voyage d'Eugène-Joseph de Poederlé
en Angleterre en 1771**

René PLISNIER



**MONS
UNIVERSITÉ DE MONS**

*«Après une absence
de deux mois et six jours ... »*
**Le voyage d'Eugène-Joseph de Poederlé
en Angleterre en 1771¹**

René PLISNIER
Université de Mons
Université libre de Bruxelles

Le 5 juin 1771, en début d'après-midi, le baron de Poederlé quitte Bruxelles pour un voyage qui durera un peu plus de deux mois et le conduira en Angleterre. Sa principale destination est Londres où il séjournera un peu plus de quarante jours, soit les 2/3 de la durée totale de son périple. Il ne consacrera qu'une vingtaine de jours à la visite d'autres lieux comme Oxford, Birmingham, Manchester, Chester, Bristol, Bath, Salisbury, Southampton, Portsmouth et l'île de Wight.

Poederlé ne part pas seul. Il est accompagné du duc d'Arenberg et de l'abbé Needham. D'autres personnes sont de la partie que Poederlé appelle « nos gens » (8 juin) et qu'il ne mentionne qu'au début de son journal de voyage, sans doute des domestiques pour nous anonymes et dont il ne sera plus question par la suite.

Eugène-Joseph d'Olmen, baron de Poederlé, né à Bruxelles en 1742, s'est très tôt intéressé à l'agronomie et à la botanique. L'arboriculture constitue son principal centre d'intérêt. Il est l'auteur d'un *Manuel de l'arboriste* qui connaîtra trois éditions avant la fin du XVIII^e siècle². Poederlé s'éteint en 1813 dans sa propriété de Saintes, loca-

- 1 Abréviations utilisées : *BN* = *Biographie nationale*, 44 vol., Bruxelles, 1866-1986 ; *DBF* = *Dictionnaire de biographie française*, 21 vol., Paris, Letouzey et Ané, 1933- ; *DSB* = *Dictionary of scientific biography*, 16 vol., New York, Charles Scribner's sons, 1970-1981 ; *London Encyclopaedia* = WEINREB Ben, HIBBERT Christopher, KEAY Julia et KEAY John, *The London Encyclopaedia*, 3^e éd., Londres, Macmillan, 2008 ; *MPSSALH* = *Mémoires et publications de la Société des Sciences, des Arts et des Lettres du Hainaut* ; *ODNB* = *Oxford dictionary of national biography*, 60 vol., Oxford, Oxford University Press, 2004.
- 2 La première édition du *Manuel de l'arboriste et du forestier belgiques* (Bruxelles, J.L. de Boubers, 1772) sera suivie d'un *Supplément au Manuel de l'arboriste et du forestier belgiques* (Bruxelles, Emmanuel Flon, 1779). Une deuxième édition en deux volumes du *Manuel* paraît en 1788 (Bruxelles, Emmanuel Flon) et une troisième en 1792 chez le même éditeur.

lité dont il avait été le maire sous le régime français. Lorsqu'il quitte Bruxelles pour l'Angleterre, il n'en est pas à son premier voyage en dehors des Pays-Bas autrichiens. À cette époque, il a en effet déjà parcouru la France à deux reprises, notamment en 1769, voyage pour lequel nous avons conservé son journal³.

Charles-Marie-Raymond, duc d'Arenberg, d'Aarschot et de Croÿ, est né à Enghien en 1721. Il embrasse la carrière militaire et participe à plusieurs conflits. Blessé à la bataille de Torgau (3 novembre 1760) face aux troupes de Frédéric II, il renonce au métier des armes. En 1740, il avait été adjoint à son père à la fonction de grand bailli de Hainaut et en 1749, il était nommé gouverneur de Mons. Grand bailli de Hainaut en 1754, conseiller d'État en 1765 et feld-maréchal l'année suivante, Charles d'Arenberg meurt à Enghien le 17 août 1778⁴.

John Tuberville Needham, lui, est né à Londres en 1715. Issu d'une famille catholique, il fait des études au collège anglais de Douai. Ordonné prêtre en 1738, il enseigne en Angleterre et à Lisbonne avant de revenir dans son pays natal en 1745. Il y publie les résultats de ses recherches. Il collabore avec Buffon et en 1747, il entre à la Royal Society de Londres. Needham se fixe à Paris en 1767 et y poursuit ses activités scientifiques. L'année suivante Cobenzl lui propose de coopérer à l'établissement de l'académie de Bruxelles. Il accepte et cela lui vaudra une pension, ainsi qu'un canonicat à la collégiale de Soignies. Needham meurt à Bruxelles à la fin de l'année 1781. Nul doute que sa bonne connaissance de l'Angleterre et de ses milieux savants aura été utile à ses compagnons de voyage⁵.

Poederlé s'embarque à une époque où commence à se répandre sur le continent la vogue des jardins irréguliers, apparus en Angleterre

- 3 Sur Poederlé et son voyage en France en 1769 : PLISNIER René, *Le voyage en France du baron de Poederlé (1769)*, dans *MPSSALH*, vol. 97, 1994, pp. 27-49. Un voyage avait déjà eu lieu en août 1765, mais il ne nous est connu que par des allusions dans le journal du voyage de 1769. Dans son *Manuel de l'arboriste* (Bruxelles, 1772), Poederlé ne fait explicitement référence qu'à son voyage en France de 1769. En 1773, le baron de Poederlé avait épousé sa cousine Hippolyte-Françoise de Vicq (1751-1823). De cette union naîtront trois enfants : Philippe-Ambroise (1773-1815), Jean-Charles († 1821) et Henriette-Françoise (1777-?).
- 4 *BN*, t. 1, Bruxelles, 1866, col. 421-426 (notice de GACHARD); D'URSEL Baudouin, *Arenberg. Prince d'Arenberg 1576*, dans *Le Parchemin*, n° 372, novembre-décembre 2007, pp. 425-426; GONDROY Gustave-Hippolyte, *Mémoire historique sur les grands baillis de Hainaut*, dans *MPSSALH*, IV^e série, t. 10, Mons, 1888, pp. 187-192.
- 5 *BN*, t. XV, Bruxelles, 1899, col. 520-528 (notice de VAN BENEDEN P.-J.); *DSB*, vol. X, New-York, 1974, pp. 9-11 (notice de WESTBROOK Rachel Horwitz); *ODNB*, vol. 40, pp. 327-328 (notice de ARBLASTER Paul); HASQUIN Hervé (dir.), *L'Académie impériale et royale de Bruxelles. Ses académiciens et leurs réseaux intellectuels au XVIII^e siècle*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2009, pp. 244-248 (notice de MARX J.).

au début des années 1730, qui se veulent plus proches de la nature. Les reliefs en sont vallonnés, parcourus de chemins sinueux et agrémentés de plans d'eau. On y ajoute parfois des « fabriques »⁶ : faux temples antiques, fausses ruines gothiques ou encore pavillons chinois car les jardiniers anglais, et Poederlé à leur suite, regardaient les jardins chinois comme des modèles à suivre.

Les voyageurs sont donc partis outre-Manche chercher inspiration et conseils. Le duc d'Arenberg sera d'ailleurs un des premiers à créer un jardin à l'anglaise dans nos régions et ce dès son retour d'Angleterre : d'abord à Heverlee près de Louvain et ensuite à Enghien en 1775. Son exemple sera suivi par d'autres comme le parc de Laeken, créé en 1782-1785, à l'initiative d'Albert de Saxe-Teschen et de Marie-Christine d'Autriche, gouverneurs des Pays-Bas. L'influence anglaise s'observe encore à Baudour et à Beloeil chez le prince de Ligne, à Annevoie, à Seneffe, au château d'Hex dans le Limbourg ou encore à Leeuwergem près de Gand, propriété du comte Emmanuel d'Hane Steenhuyse, pour ne citer que quelques exemples⁷. Dans son entreprise le duc d'Arenberg bénéficiera de l'aide et des conseils du baron de Poederlé, lui-même féru d'horticulture et spécialiste d'arboriculture. Son *Manuel de l'arboriste* fera autorité et ouvrira la voie à la plantation d'arbustes et d'arbres exotiques dans nos régions.

Poederlé ne donne aucune indication sur la manière dont est rédigé son journal de voyage⁸, mais il le fait probablement en fin de

6 «En terme de peinture, se dit des bâtiments en général, mais plus particulièrement de ceux qui ont quelque régularité d'architecture, ou du moins qui sont plus apparents. Les fabriques sont d'un ornement dans le paysage». *Dictionnaire universel français et latin vulgairement appelé dictionnaire de Trévoux*, nouvelle édition, t. 4, Paris, Compagnie des libraires associés, 1711, p. 6.

7 BARIDON Michel, *Jardins et paysages. Existe-t-il un style anglais?*, dans *Dix-huitième siècle*, n° 18, 1986, pp. 427-446; DIXON HUNT John, « *Ut pictura poesis* » : jardins et pittoresque en Angleterre (1710-1750), dans MOSSER Monique et TEYSSOT Georges (dir.), *Histoire des jardins de la Renaissance à nos jours*, Paris, Flammarion, 1991, pp. 227-237; DORCHY Aurélie, *Les plantations du parc d'Enghien au XIXe siècle*, dans *Annales du Cercle royal archéologique d'Enghien*, t. XLV, 2017, pp. 28-73; DUQUENNE Xavier, *Le château de Seneffe*, Bruxelles, 1978, pp. 225-226; ID., *Les jardins anglais créés au XVIIIe siècle par le duc d'Arenberg à Heverlee et à Enghien*, dans *Demeures historiques et jardins*, n° 176, 2012, pp. 2-7; n° 177, 2013, pp. 10-15; n° 178, 2013, pp. 2-8; ID., *Le parc de Wespelaar. Le jardin anglais en Belgique au XVIIIe siècle*, Bruxelles, De Spoelberg, 2001, pp. 27-41; DE HARLEZ DE DEULIN Nathalie, *The influence of England on the first english gardens in the Southern Low Countries and the principality of Liège*, dans *Garden history*, n° 44, 2016, pp. 87-100.

8 Le journal manuscrit de ce voyage est conservé aux Archives de l'État à Mons (*Fonds Olmen de Poederlé*, n° 78 bis) et se présente sous la forme d'un cahier de 217 x 170 mm. Il en occupe les 56 premières pages. Les pages 57 à 86 sont blanches et les pages 87 à 96

journée. Le compte rendu des activités de chaque jour se termine par des observations météorologiques : le temps qu'il a fait et la direction du vent. Parfois il y ajoute la distance parcourue. On ne sait pas si en cours de route il prend des notes ou si la rédaction est faite de mémoire. Par contre, ce qui est certain, c'est qu'une fois rentré chez lui dans les Pays-Bas, il a repris son journal. Non seulement il s'en est servi pour la rédaction de son *Manuel de l'arboriste*, mais il l'a aussi complété comme en témoigne une note ajoutée au bas de la page sur laquelle il relate sa rencontre, le 5 août, avec le botaniste et jardinier Philip Miller⁹. Il y précise en effet que celui-ci «est mort le 18 décembre 1771, dans la 81^e année de son âge», soit plusieurs mois après le retour de Poederlé.

À en croire certains voyageurs, la connaissance de l'anglais n'est pas indispensable pour qui s'aventure dans les îles britanniques, du moins lorsqu'on limite ses fréquentations à une société particulière. Poederlé fait partie de ceux qui lisent l'anglais mais ne le parlent pas. Le 21 juin, en visite au château de Marlborough à Woodstock il écrit, à propos des peintures et des tapisseries qu'il contemple, que pour les bien comprendre «on doit avoir recours à la brochure anglaise, qui explique le tout plus amplement». Deux jours plus tard, il précise : «je dois pour m'étendre davantage et mieux me rappeler ce que j'ai vû dans les endroits où nous avons passé [région de Derby], relire la description de l'Angleterre en anglais et en dix volumes, qui est sortie nouvellement de la presse»¹⁰. Il se permet même de traduire des noms de lieu lorsqu'il écrit qu'à six miles de Londres se trouve «la montagne du chasseur, Shooters-hill» (10 juin). En revanche, lorsqu'il se rend chez le jardinier Miller, il se fait accompagner par

contiennent les «Notes particulières» qui concernent certains points mentionnés dans le journal de voyage. Une édition de celui-ci est en préparation.

9 Philip Miller (1691-1771), jardinier anglais le plus influent du XVIII^e siècle. Dès 1722, il est en charge du jardin de la Society of Apothecaries à Chelsea. Il a aussi conseillé de grands propriétaires pour l'aménagement de leurs parcs et est l'auteur de plusieurs ouvrages comme le *Gardeners Dictionary* et le *Gardeners Kalendar* qui connaîtront un grand succès ainsi qu'en témoigne le nombre de leurs éditions. *ODNB*, vol. 38, pp. 218-220 (notice de LE ROUGETEL Hazel); LE ROUGETEL Hazel, *Philip Miller as a garden adviser*, dans *Garden History*, vol. 7, n° 1, 1979, pp. 74-77. Plusieurs de ses ouvrages seront traduits en français et notamment son *Dictionnaire des jardiniers* (Paris, Guillot, 1785 et Bruxelles, B. Le Francq, 1786-1789). Poederlé cite Miller à plusieurs reprises dans son *Manuel de l'arboriste*.

10 Il pourrait s'agir de *A Description of England and Wales, containing a particular account of each country, with its antiquities, curiosities, mineral water, cavern [...]*, Londres, 1769, 10 vol., 8°.

Jean-Hyacinthe Magellan¹¹, physicien d'origine portugaise et ami du duc d'Arenberg, qui lui sert d'interprète, « Mr Miller ne sachant guère le français ».

Le manque de maîtrise de la langue limite les contacts, à moins d'être accompagné d'un interprète ou de s'adresser à une personne parlant français. Difficile dès lors de renouveler la démarche qui avait été la sienne en France en 1769 lorsqu'il avait été s'informer directement auprès d'un vigneron de Château-Renard et d'un menuisier de Nemours. Avec ce dernier il s'était entretenu de la qualité du bois du peuplier d'Italie¹². Ce trait de caractère n'est pas propre à Poederlé. On le retrouve chez les agronomes à la même époque¹³.

Lorsque Poederlé arrive en Angleterre, il n'est pas vraiment en terre inconnue car il semble avoir avec lui quelques ouvrages destinés à ceux qui souhaitent découvrir le pays. Outre la description de l'Angleterre mentionnée ci-dessus et qu'il cite deux fois, il fait encore allusion à un « guide des étrangers »¹⁴ lorsqu'il parle de la Tour de Londres (19 juillet). La consultation de ces précieux guides n'empêche pas les erreurs. Ainsi, lorsqu'au début du voyage (9 juin), il visite la cathédrale de Canterbury, il y remarque plusieurs tombes et « la chapelle près ou dans laquelle fut assassiné Thomas Morus » qu'il confond avec Thomas Becket (1118-1170), archevêque de Canterbury.

Dans l'ensemble, le voyage s'est bien passé si l'on excepte la longue traversée Ostende-Douvres, onze heures de navigation, par une mer houleuse, ce qui rend malade plusieurs membres du groupe – dont

11 João Jacintho Magalhães (Magellan, 1722-1790), se familiarise avec la physique de Newton lors de ses études au monastère des Augustins à Coimbra. Après avoir quitté les ordres, il voyage en Europe (1755-1764) et s'installe ensuite en Angleterre où il termine son existence après s'être converti au protestantisme. Il n'a pas produit d'œuvre majeure mais il s'est principalement intéressé aux instruments scientifiques. Il possédait un large cercle de correspondants parmi lesquels Arenberg et Needham. Magellan était associé de l'Académie de Bruxelles (1785) ainsi que fellow de la Royal Society de Londres. BEAUREPAIRE Pierre-Yves, *Projet académique tardif et activité savante intense : le cas de l'Académie impériale et royale de Bruxelles*, dans BEAUREPAIRE Pierre-Yves (dir.), *La communication en Europe de l'âge classique au siècle des Lumières*, Paris, Belin, 2014, pp. 63-69 ; DSB, vol. IX, New York, 1974, pp. 5-6 (notice de PIERSON Stuart) ; HOEFER, *Nouvelle biographie générale*, t. 32, Paris, 1860, col. 663-664.

12 PLISNIER René, *Le voyage en France du baron de Poederlé ...*, pp. 32-33.

13 BOURDE André J., *Agronomie et agronomes en France au XVIII^e siècle*, t. 2, Paris, S.E.V.P.E.N., 1967, p. 1008.

14 Il s'agit très vraisemblablement du *Guide des étrangers ou Le compagnon nécessaire et instructif à l'étranger et au naturel du pays, en faisant le tour des villes de Londres et de Westminster*, dont la quatrième édition est publiée à Londres en 1763. L'ouvrage, dont le texte est en français et en anglais, est attribué à Joseph Pote (1704-1787).

Poederlé – qui n'étaient probablement pas loin de penser qu'il est bon «de ne voir la mer qu'en peinture, ou de dessus le rivage»¹⁵.

En général les routes anglaises sont bonnes et suscitent son admiration : «c'est un plaisir que de voyager dans ce royaume, les chemins sont doux et bien tenus, les voitures douces et roulantes, de bons chevaux qui vont grand train et qu'on ne maltraite point mal à propos» (16 juin). La qualité des chemins est aussi appréciée par d'autres comme Chantreau qui l'explique par le fait qu'ils «ne sont pas pavés, mais ferrés en silex solidement encaissés, et mieux entretenus que dans ces contrées où n'a guères [sic] il y avait des corvées et un corps de ponts et chaussées»¹⁶. Le réseau routier britannique est en partie constitué de routes à péage (turnpike roads) ce qui peut expliquer leur bon entretien et la satisfaction des voyageurs qui les empruntent¹⁷.

Non seulement les routes sont en bon état mais elles possèdent également des trottoirs «dans les villes, mais aussi le long des grandes routes et toutes celles qui aboutissent à Londres ont des lanternes d'un côté, qui est celui du trottoir et cela jusqu'à dix miles de la ville (16 juin). Cet enthousiasme sera un peu tempéré par la suite car entre Stowe et Banberry «la route est assés sauvage et fort mauvaise» et au-delà, en direction de Warwick, «la route est encore plus mauvaise, mais les points de vuë plus étendus et plus agréables» (22 juin). Ceci compense cela. À côté de l'état des routes et du confort des voitures, la nourriture aussi participe aux agréments du voyage. Ici non plus Poederlé ne semble pas se plaindre. À Woodstock «nous dinames très-bien et très-proprement» et il ajoute «chose unique excepté en Angleterre» (21 juin).

Un des thèmes récurrents dans la littérature de voyage consacrée à l'Angleterre au XVIII^e siècle est l'insécurité des routes et la présence de bandits de grands chemins qui détroussent les voyageurs¹⁸. Lacombe leur consacre le premier chapitre de ses *Observations sur Londres* (1777). Malesherbes mentionne, sur la route de Londres à Oxford, un peu avant Henley, «une bruyère célèbre pour ses voleurs» qu'il traverse

15 LE PAYS René, *Amitiez, amours et amourettes*, Lyon, Jean-Baptiste De Ville, 1671, p. 206.

16 CHANTREAU Pierre-Nicolas, *Voyage dans les trois royaumes d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, fait en 1788 et 1789*, t. 1, Paris, Briand, 1792, p. 5.

17 GERBOD Paul, *Voyager en Europe. Du Moyen Âge au III^e millénaire*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 23 ; RUDÉ George, *Hanoverian London. 1714-1808*, Sutton Publishing, 2003, p. 23.

18 Gabor GELLÉRI, *Philosophies du voyage. Visiter l'Angleterre aux 17^e-18^e siècles*, Oxford, Voltaire Foundation, 2016, p. 221.

«pistolet à la main». Précaution inutile car ce fut «sans voir d'ennemis de notre bourse»¹⁹. Poederlé ne relate aucune mésaventure de ce genre et ne fait allusion à l'insécurité des routes qu'une seule fois, le 11 juin, lorsque de retour d'une soirée au Vauxhall, il raconte que «le long de la route il y a des gardes de nuit pour qu'on soit à l'abri des voleurs et des insultes».

Arrivé en Angleterre, le sentiment général est favorable : «à la campagne comme à la ville tout y a un air cossu et aisé, la propreté règne par-tout». Les gens lui font aussi bonne impression : «un ouvrier-mercenaire aux champs a une chemise fine et blanche». De tout cela se dégage une idée de richesse et d'aisance. Cette opinion est certes émise au début du voyage (10 juin) à un moment où il n'a pas encore dépassé Londres. Poederlé n'a donc à ce moment qu'une vue très partielle d'un pays qui ne peut se résumer à sa seule capitale. Cependant, il ne reviendra pas sur ce jugement au cours de son voyage. On ne peut s'empêcher de faire un rapprochement avec ce qu'écrivait Voltaire dans ses *Lettres philosophiques* : «le paysan n'a point les pieds meurtris par des sabots, il mange du pain blanc, il est bien vêtu, il ne craint point d'augmenter le nombre de ses bestiaux ni de couvrir son toit de tuiles, de peur que l'on ne hausse ses impôts l'année d'après»²⁰. On trouve une opinion semblable, par exemple, chez Malesherbes lorsqu'il parle de la manière dont est vêtue la paysanne anglaise²¹.

Londres est la ville qui retiendra notre voyageur le plus longtemps. Centre bancaire, d'affaires et de commerce international, c'est une ville grouillante – une des plus peuplées d'Europe²² – dont le fourmillement se remarque dès l'approche : «les routes des environs de Londres sont toujours remplies de monde, chaises, carrosses, hommes ou femmes à cheval allant et venant, cela fait un tableau charmant, vif et varié» (15 juin). L'entrée de la ville «s'annonce même mieux qu'à Paris» (10

19 MALESHERBES, *Voyage en Angleterre*, édition présentée, établie et annotée par Michèle CROGIEZ LABARTHE, Paris, Éditions Desjonquières, 2009, pp. 113-114.

20 VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, chronologie et préface par René POMEAU, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 64. Selon André J. Bourde, Voltaire aurait largement contribué à populariser cette image du paysan anglais (*Agronomie et agronomes en France ...*, p. 283).

21 MALESHERBES, *Voyage en Angleterre ...*, p. 39.

22 Au milieu du XVIII^e siècle, Londres comptait au moins 675.000 habitants mais ce nombre est inférieur à la réalité car basé sur des recensements qui ne tenaient pas compte de toute la population. Certaines catégories de personnes n'étaient pas reprises comme les protestants dissidents, les catholiques romains, les juifs, les enfants des étrangers, etc. À ce sujet, voir RUDÉ George, *Hanoverian London ...*, p. 4.

juin) et les rues «sont belles et très-larges, les maisons en briques et à deux étages, chaque ménage a sa maison, les gens à pied marchant sur les trottoirs qui sont pavés en pierres unies et plates, on a les pieds sec et on est à l'abri des voitures», sans oublier «l'illumination [qui] est beaucoup mieux entendue que celle de Paris»²³. Ici non plus l'avis émis par Poederlé ne diffère pas vraiment de celui d'autres voyageurs qui ont eu l'occasion de se rendre à Londres²⁴. Au cours du XVIII^e siècle, des mesures avaient été prises afin d'améliorer l'éclairage et la salubrité des rues de Londres. Un tournant en la matière fut le Westminster Paving Act de 1762 qui en inspirera d'autres par la suite. Mais toutes ces mesures ne concernaient que les beaux quartiers et les rues commerçantes²⁵. Pour toutes ces raisons, Dutens n'hésite pas à faire de Londres «la ville de l'Europe la plus florissante, et peut-être après Rome la plus magnifique»²⁶. Poederlé ne pousse pas la louange jusque-là.

Pourtant «l'air de Londres, les environs et les maisons ont une odeur de houille et de loin la ville paroît couverte d'un brouillard» (10 juin). Les années 1760-1770 correspondent à une période d'essor en matière de construction à Londres. Celui-ci s'était déjà manifesté au début du siècle, mais s'était ralenti en raison des guerres continentales²⁷. Pendant plusieurs jours, Poederlé va parcourir la ville : Piccadilly, New Bond Street, Oxford Street alors en plein développement, Hanover Square habité par la bonne société, Portman Square, etc. Il visite également Lincoln's Inn Fields, «la plus grande place de Londres», Leicester Fields, endroit habité par des familles aristocratiques, des écrivains, des artistes parmi lesquels le peintre Joshua Reynolds, et «place assés belle entourée d'une balustrade de fer, au milieu on y voit la statue equestre et dorée du roy George I»²⁸. Il se rend encore au pied de la colonne érigée en 1671-1677 pour commémorer le grand incendie de 1666²⁹ ainsi

23 CHANTREAU Pierre-Nicolas, *Voyage dans les trois royaumes ...*, t. 1, Paris, Briand, 1792, p. 30.

24 CAMBRY Jacques, *De Londres et de ses environs*, Amsterdam, 1788, p. 23. La largeur des rues et la présence de trottoirs font partie de ce qui «surprend et enchante» Malesherbes (*Voyage en Angleterre ...*, pp. 44-45).

25 RUDÉ George, *Hanoverian London ...*, pp. 134-138.

26 DUTENS Louis, *L'Ami des étrangers qui voyageant en Angleterre*, Londres, Elmsley, 1787, p. 48.

27 Il s'agit de la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) et de la guerre de Sept Ans (1756-1763). RUDÉ George, *Hanoverian London ...*, p. 13.

28 La statue, placée en 1748, était l'œuvre de Burchard. *London encyclopaedia*, pp. 479-480.

29 La colonne, œuvre de Christopher Wren, est haute de 61,5 m. *London encyclopaedia*, p. 559.

qu'à Temple Bar, une porte bâtie par Christopher Wren dans les années 1670³⁰. Mais ici le spectacle est peu réjouissant car il y voit «deux de trois têtes de trois personnes exécutées à cause de la dernière rébellion, c'est la coutume d'y exposer ceux ou leurs membres, criminels de leze-majesté». La rébellion mentionnée ici est celle des jacobites. En juillet 1745, Charles Edouard Stuart (1720-1788), surnommé «le jeune prétendant», débarque en Écosse avec ses partisans dans le but de reprendre le trône. S'il remporte quelques succès au début, ses troupes sont écrasées à Culloden (avril 1746) par celles du duc de Cumberland. Il s'en suivra une terrible répression qui fera bien plus que les trois victimes auxquelles Poederlé fait allusion³¹. Les ponts sont aussi objets de curiosité de la part de Poederlé : le pont de Londres «le plus ancien de la ville, bâti dès l'an 1176»; le pont de Blackfriard «très beau et fort dégagé»³² ou encore celui de Westminster, ouvert à la circulation en 1750³³, «garni de garde-fous en pierre et de niches où on peut se mettre à couvert et s'asseoir».

Des bâtiments font aussi l'objet de son attention comme le Magdalen hospital, un établissement qui a ouvert ses portes en 1758 à Goodman's Field (Whitechapel), «bâtiment considérable pour y loger les repenties, qui est cette classe de filles débauchées, qui veulent changer de vie»³⁴; le palais de la reine, au bout du parc Saint James «qu'on voit avec peine et non sans une permission expresse». Poederlé énumère une série d'objets qu'il a pu y admirer comme cette pendule «qui ne marque point les heures, mais les jours du mois, ceux de la semaine et de la lune et le cadran principal est anémone et marque les vents à chaque instant au moyen d'une girouette qui est en haut du toit ou plutôt du faite» (6 août). En compagnie de Dayrolles³⁵, il visite le palais de

30 Cette porte était composée d'une arche centrale réservée au trafic des voitures et d'une plus petite de chaque côté pour les piétons. Elle est démolie en 1878. *London encyclopaedia*, pp. 909-910.

31 RUDÉ George, *Hanoverian London* ..., p. 76.

32 Ce pont avait été achevé en 1769. *London encyclopaedia*, pp. 71-72.

33 *London encyclopaedia*, p. 1009.

34 Créé à l'initiative de Robert Dingley, il accueillait les prostituées repenties (sauf celles malades ou enceintes), ainsi que les filles abandonnées par leur séducteur et leur famille. Cet établissement a été le seul du genre en Angleterre jusqu'en 1787. Stanley NASH, *Prostitution and charity: The Magdalen hospital, a case study*, dans *Journal of social history*, vol. 17, n° 4, pp. 617-628.

35 Salomon Dayrolles († 1786). Diplomate, filleul de lord Chesterfield dont il fut secrétaire particulier lors d'une mission diplomatique à La Haye en 1745. Deux ans plus tard, il est nommé résident à La Haye et ensuite transféré à Bruxelles où il s'installe en janvier 1752. Il est rappelé en août 1757 au début de la guerre de Sept Ans. En 1739, il avait fait l'acqui-

Whitehall, admirant son architecture œuvre du « fameux Inigo Jones³⁶ », sa chapelle au plafond peint par Rubens, en précisant au passage que Charles I^{er} est sorti par une fenêtre de ce palais pour monter sur l'échafaud (18 juin). Par deux fois – 10 et 15 juillet – il se rend à l'abbaye de Westminster « dont l'architecture est d'un beau gothique ». Le 17 juillet il va à l'hôpital de Greenwich qui accueille des marins invalides. Si la propreté des chambres « enchante, chacun ayant son lit et sa chambre à lui seul », cependant l'architecture suscite sa critique : « le bâtiment en général est beau et annonce un monument respectable, mais il y a des parties dans l'architecture qui n'ont pas été trop-bien conçues, aussi cet édifice n'est-il rien moins que moderne »³⁷.

À Greenwich, Poederlé visite le parc et surtout l'observatoire fondé en 1675 et on sent l'enthousiasme : « nous vîmes cet observatoire célèbre avec un vrai plaisir, on y trouve toutes les commodités pour pouvoir observer commodément et sans gêne, il y a une chambre avec plusieurs télescopes et lunettes pour les observations extraordinaires, il y a une plateforme d'où on découvre l'horizon de tous côtés, dans une des petites tours on fait voir une chambre obscure³⁸ très-belle, ensuite pour les observations ordinaires, il y a un bâtiment au rez-de-chaussée où il y a un quart de cercle mural de 8 pieds de rayon, une lunette pour observer les étoiles au zénith et avec laquelle Bradley³⁹ trouva l'aber-

sition du domaine de Henley Park, près de Guilford. Il avait épousé Christabelle Peterson en 1751, qui a été apparemment proche de Charles de Cobenzl. *ODNB*, vol. 15, p. 610 (notice de COURTNEY W.P. et SKEDD S.J.); SPEECKAERT Jean-Charles, *Dominique de Lesseps. Un diplomate français à Bruxelles au temps du renversement des alliances (1752-1765)*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2016, p. 108.

- 36 Inigo Jones (1573-1652). Architecte, surintendant des bâtiments de Charles I^{er}. On lui doit plusieurs édifices de Londres telles la maison de la reine à Greenwich, la salle des banquets de Whitehall, la chapelle du palais de Saint-James, etc. *ODNB*, vol. 30, pp. 527-538 (notice de NEWMAN John).
- 37 « Les architectes appellent architecture moderne, toutes les manières d'architecture, qui ont été en usage dans l'Europe, depuis les anciens Grecs et Romains, même l'architecture gothique. Cependant l'usage a emporté que lorsqu'on dit un bâtiment moderne, on entend ordinairement un bâtiment fait suivant la manière de bâtir la plus récente, et qu'on dit aussi dans le même sens, bâtir à la moderne ». *Dictionnaire de l'Académie française*, nouvelle édition, t. 2, Nîmes, Pierre Beaume, 1778.
- 38 Chambre obscure ou chambre close : « en termes d'optique, est une chambre fermée avec soin de toutes parts, et dans laquelle les rayons des objets extérieurs étant reçus à travers un verre convexe, ces objets sont représentés distinctement, et avec des couleurs naturelles, sur une surface blanche placée en dedans de la chambre, au foyer du verre ». *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. 2, Paris, Briasson, David, Le Breton et Durand, 1753, p. 62.
- 39 James Bradley (1693-1762). Passionné d'astronomie, il est présenté à Halley en 1716 et réalise pour ce dernier des observations sur la planète Mars (1716). En 1718, il devient

ration de la lumière, nous y vîmes plusieurs pendules à secondes, des horloges pour les longitudes en mer dont deux de Mr Harrison⁴⁰, ensuite une seconde chambre où il y a une lunette méridienne et une troisième dont le toit tourne où il y a un autre quart de cercle ».

La curiosité du voyageur ne s'arrête pas là puisqu'il va également voir la Bourse, la Banque d'Angleterre « dont le bâtiment est beau ». Il y est conduit par le banquier Bryan « correspondant de Mad[ame] Nettine⁴¹ ». Il fait encore une halte à la cathédrale Saint-Paul « la première du monde chrétien après celle de St Pierre à Rome » (21 juin) et dans un genre tout à fait différent, il visite plusieurs manufactures d'ébénisterie (13 juin).

Mais Poederlé et ses compagnons ne limitent pas leur visite de l'Angleterre à la seule ville de Londres et à ses environs immédiats. Il se montre sensible aux paysages traversés. À proximité de Londres, il s'arrête quelques instants à Shooter's Hill où « on voit un point de vue charmant, la ville de Londres, la Tamise, des coteaux superbes, maisons de campagne ... » (10 juin). Cette colline, dont le sommet culmine à 132 m, offre en effet une belle vue sur Londres et ses environs. C'est cependant un endroit peu attirant en raison de l'escarpement des pentes, de son isolement et de la présence de brigands ainsi que de potences⁴². Cette façon de découvrir le paysage depuis une hauteur et d'apprécier le panorama influencera la conception des jardins et se traduira par l'édification de belvédères à partir desquels il sera possible d'embrasser du

fellow de la Royal Society. Ordonné prêtre en 1719, il est nommé vicaire à Bridstow. Sa charge lui laisse suffisamment de temps libre pour poursuivre ses observations astronomiques. Bien vite il renonce à la carrière ecclésiastique pour un poste de professeur à Oxford. À la mort de Halley en 1742, il lui succède à la fonction d'astronome royal et le restera jusqu'à son décès. Bradley était encore membre de l'Académie royale des sciences ainsi que des académies de Berlin, Bologne et Saint-Pétersbourg. Il est surtout connu pour sa découverte de l'aberration de la lumière. *DSB*, vol. 2, 1970, pp. 387-389 (notice de ALEXANDER A.F. O'D.); *ODNB*, vol. 7, pp. 213-219 (notice de WILLIAMS Mari E.W.).

40 John Harrison (1693-1776), horloger. En 1735, il construit un chronomètre de marine pour répondre au Longitude Act de 1714 qui promettait une récompense à celui qui présenterait une méthode permettant d'améliorer le calcul de la longitude en mer. Son chronomètre est testé avec succès en 1736. *ODNB*, vol. 25, pp. 510-512 (notice de KING Andrew).

41 Barbe-Louise Stoupy (1706-1775). En 1735, elle épouse le banquier Mathias Nettine et s'installe à Bruxelles. Associée à la gestion de la banque en 1744, elle en reprend la direction à la mort de son mari en 1749. Elle est anoblie par Marie-Thérèse en 1758. Elle était proche conseillère du ministre Charles de Cobenzl en matière économique. BRONNE Carlo, *Financiers et comédiens au XVIII^e siècle. Madame de Nettine banquière des Pays-Bas; suivi de d'Hannetaire et ses filles*, Bruxelles, Ad. Goemaere, 1969; GALAND Michèle, *Dans les coulisses du pouvoir. La veuve Nettine (1706-1775), banquière de l'Etat dans les Pays-Bas autrichiens*, dans *Sextant*, n° 13-14, 2000, pp. 69-80.

42 La dernière exécution à cet endroit date de 1805. *London encyclopaedia*, p. 835.

regard tout un environnement et donnera naissance à un « nouvel art paysager à l'aube du XIX^e siècle, consacrant l'union intime de l'art des jardins et de la nature »⁴³. À Disley, localité qu'il situe à 14 miles de Manchester, il jouit d'une « vuë très-belle qui recrée l'âme sur-tout au sortir d'une route remplie de rochers » (25 juin). Dans les environs de Matlock, il trouve que « tout y est romanesque par ses montagnes, cascades et rivières » (24 juin). Sur la route d'Oxford, après avoir dépassé Henley Park, il « commence à découvrir une vuë de la plus belle étenduë où même l'œil se perd dans l'éloignement, ce sont des côteaux, des monticules et des vallées bien cultivés et d'un aspect agréable » (20 juin).

Ses observations l'amènent parfois à faire des comparaisons avec des paysages qui lui sont familiers, voire avec ceux qu'il a traversés au cours de ses voyages en France. Ainsi, le 9 juin, dans les environs de Douvres, sur le chemin de Londres, il remarque les maisons au goût « assés simple, en briques, toits de tuiles, quelques-uns à l'italienne, d'autres comme en Provence ». La région entre Stowe et Banberry offre quelques vues « dans le genre de celles du Brabant » (22 juin) et de Birmingham à Sutton, « le pays beau, couvert et bien peuplé dans le genre des environs d'Enghien et de Grammont » (23 juin). De Stockport à Manchester, si la route « est pavée et bâtie comme chés nous », le paysage présente des similitudes avec ceux du Brabant et de Flandre, « étant peuplé, plat, cultivé et boisé » (25 juin). La comparaison avec la France n'est pas toujours en faveur de cette dernière. Poederlé ne manque pas de faire remarquer que les villes parcourues après moins d'un mois de voyage « sont mieux tenues et plus modernes que la plûpart des villes de France » (23 juin).

Le rapprochement avec la France peut avoir trait à des domaines très différents comme l'hôpital des enfants trouvés à Londres, situé en bordure de la ville « à l'entrée des champs, ce qui lui donne une situation saine et exposée au bon air et non comme celui de Paris, qui est placé au centre de la cité » (29 juillet). L'attitude des soldats est aussi l'occasion d'une comparaison. Les soldats qu'il voit manœuvrer le 14 juin sont logés en ville et n'y commettent pas de désordre « comme faisoient à Paris les gardes françaises avant qu'on les casernât ». Même la façon de traiter les actrices ne manque pas de susciter une remarque

43 DE HARLEZ DE DEULIN Nathalie, *Écrits sur l'art des jardins. Les préceptes éclectiques d'un prince hortomane*, dans ANDRÉ Valérie et COUVREUR Manuel (éd.), *Cinquante nuances de rose. Les affinités électives du prince de Ligne*, Bruxelles, 2017, p. 131 (Études sur le 18^e siècle, n° 45).

de la part de Poederlé. En visite à l'abbaye de Westminster le 15 juillet, il demande à voir la tombe d'Anne Oldfield⁴⁴, une actrice morte en 1730. Il lui est répondu qu'elle est bien enterrée à Westminster, mais qu'elle n'y a pas de monument. Et Poederlé d'ajouter: «je trouve du moins qu'on a eu encore plus d'égards qu'on eut à Paris pour la célèbre actrice Le Couvreur⁴⁵ qu'on enterra dans quelques ruës». Voltaire aussi dénoncera le sort réservé à la dépouille de l'actrice, le comparant à ce qu'il s'est passé en Angleterre où «nul art n'est méprisé, tout succès a sa gloire» et d'associer dans un même vers le nom de Oldfield à celui de Newton⁴⁶.

Si Poederlé ne fait que traverser les campagnes, il s'arrête dans certaines villes et en profite pour faire du «tourisme». Ce qui le frappe à Birmingham, «grande ville où on compte 100 mille habitants», un nombre nettement exagéré⁴⁷, c'est la présence de nombreuses manufactures qu'il ne pourra malheureusement visiter car il s'y trouve un dimanche, jour de repos et donc de fermeture (23 juin). De Chester, il ne retient que la renommée de la localité pour ses fromages qu'il trouve très bons (28 juin), mais ne mentionne pas les galeries couvertes dans certaines rues, qui caractérisent la cité⁴⁸. Durant les deux journées passées à Bath (30 juin et 1^{er} juillet), il visite les bains qui font la réputation de la cité. Il trouve à la localité un goût romain «et même dans le genre grec et de Palmire». Tous les bâtiments nouveaux qu'il y observe «font assurément beaucoup d'honneur» à l'architecte Wood⁴⁹. Il passera aussi

44 Anne Oldfield (1683-1730). Elle commence sa carrière en 1699 à la Drury Lane Company et meurt le 23 octobre 1730. Quatre jours plus tard son corps est transporté à l'abbaye de Westminster. *ODNB*, vol. 41, pp. 677-679 (notice de MILLING J.).

45 Adrienne Couvreur, dite Lecouvreur (1692-1730). À sa mort, l'Église refuse un enterrement religieux à cette comédienne et son corps est inhumé dans un terrain vague. *DBF*, t. 20, 2011, col. 597-599 (notice de DE MOREMBERT T.).

46 VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, nouvelle édition, *La Pucelle, Petits poèmes, Premiers contes en vers*, Paris, Garnier Frères, 1877, p. 370 (*La Mort de M^{lle} Lecouvreur, célèbre actrice*).

47 Birmingham ne comptait encore que 70.670 habitants en 1801. LANGTON John, *Urban growth and economic change : from the late seventeenth century to 1811*, dans CLARK Peter (éd.), *The Cambridge urban history of Britain*, vol. II, 1540-1840, Cambridge, University press, 2000, p. 474.

48 «Ce que les quatre principales rues offrent d'unique, ce sont des galeries couvertes au niveau du premier étage des maisons ; ces galeries des deux côtés des rues servent de passage aux piétons» DEPPING Georges-Bernard, *L'Angleterre ou Description historique ...*, t. VI, Paris, Ledoux, 1824, pp. 21-22.

49 John Wood (1704-1754), architecte originaire de Bath. Il a reçu sa première formation auprès de son père, un entrepreneur en construction. Installé à Londres en 1721 comme menuisier, il revient dans sa ville natale en 1727 comme architecte du duc de Chandos. Ses connaissances en matière d'architecture classique et médiévale étaient faibles et ses inter-

deux journées à Oxford (20 et 21 juin), ville « remplie de beaux monuments gothiques et dans le goût moderne », mais pas seulement puisqu'il observe le collège de Christ Church « bâtimens superbe en architecture romaine ». Il y mentionne quelques collèges et bibliothèques dont celle du docteur Radcliffe⁵⁰, surmontée d'un dôme du sommet duquel il peut admirer le panorama de la ville. Plusieurs collections retiennent son attention comme celle des marbres rapportés de Palmyre par Dawkins⁵¹ et Wood⁵² et celle offerte à l'Université par Henrietta Fermor, comtesse de Pomfret, composée de marbres, inscriptions et figures romaines et grecques. À Windsor, ville qu'il trouve assez jolie et très agréable, située sur une colline au bord de la Tamise, il visite le château et note un aperçu de ce qu'on peut y voir (14 juillet).

Toutes les localités où s'arrêtent ses pas ne suscitent pas le même intérêt et le même enthousiasme. Gloucester est une « ville ancienne, mal bâtie » (29 juin). Même appréciation pour Kidderminster mais, dans ce cas, on est en droit de se demander ce que Poederlé en a réellement vu. Il y est arrivé à 1 h. 30 du matin et en est reparti 1 h 30 plus tard après avoir mangé « un morceau » (29 juin). Bristol est mal pavée et « les deux tiers sont encore des maisons dans le genre qu'on bâtissoit il y a deux à trois siècles » (29 juin) et la ville est « plus laide que belle » (30 juin). Une opinion confirmée quelques années plus tard par Gabriel Coyer : « à voir ses rues étroites et malpropres, la difformité des maisons, on ne le croirait pas aussi opulent qu'elle l'est »⁵³. Pour Bombelles, la localité est aussi

prétations fantaisistes. Son fils (1728-1781), également prénommé John, poursuivra son travail à Bath et sera un des pionniers de l'architecture classique. *ODNB*, vol. 60, pp. 112-114 (notice de GOMME Andor).

50 John Radcliffe (1650-1714), médecin et philanthrope. À sa mort, il lègue une partie de ses biens à l'université d'Oxford, notamment pour la construction d'une bibliothèque. Celle-ci est terminée en 1745. *ODNB*, vol. 45, pp. 740-743 (notice de MARTENSEN Robert L.).

51 James Dawkins (1722-1757). Après des études à Oxford, il parcourt l'Europe et fréquente les milieux jacobites à Paris et à Rome. En 1750, il entreprend un voyage en Méditerranée, à la découverte des sites de l'antiquité classique. Accompagné de Robert Wood, il visite notamment les ruines de Palmyre, de Baalbek, l'Égypte, la Syrie, la côte de l'Asie mineure, la Grèce. En 1753, il se rend à Berlin dans le but de convaincre Frédéric II de soutenir la cause jacobite, mais sans succès. De retour en Angleterre l'année suivante, il est élu au Parlement. Ses manuscrits iront enrichir les collections de la Bodleian Library et les marbres ramenés de ses voyages iront à l'Ashmolean Museum à Oxford. *ODNB*, vol. 15, pp. 536-537 (notice de St JOHN PARKER M.).

52 Robert Wood (1716/17-1771). Voyageur et érudit. En 1749, il planifie avec Dawkins un voyage en Méditerranée orientale. Ils quittent Naples en mai 1750 et sont de retour en Angleterre à la fin de 1751. Wood publiera deux ouvrages sur les ruines de Palmyre (1753) et sur celles de Baalbek (1757). Ces livres influenceront le goût pour l'Antiquité en Angleterre. *ODNB*, vol. 60, pp. 135-137 (notice de WHITE D.M.).

53 COYER Gabriel, *Nouvelles observations sur l'Angleterre, par un voyageur*, Paris, 1779, p. 95.

bruyante que Londres et Paris et la nuit il est difficile d'y fermer l'œil⁵⁴. Poederlé, qui y passe une nuit, ne formule aucune critique à ce sujet. Quant à Birmingham, «elle est aussi remplie de fumée que Londres» (23 juin). Il n'est pas plus indulgent pour Salisbury dont «les maisons sont laides». Heureusement, il y a la cathédrale et un monument en marbre blanc de toute beauté, réalisé en 1724, œuvre du sculpteur flamand Rysbrack⁵⁵. Cette cathédrale, il la trouve d'un «très-beau gothique». Ce n'est pas l'unique fois qu'il témoigne de son goût pour le gothique. Il l'a fait à Londres à propos de Westminster, à Canterbury lors de sa visite de la cathédrale, ainsi qu'à Oxford.

Le 2 juillet, se trouvant dans la région de Salisbury, Poederlé se rend sur le site de Stonehenge dont le nom dérive d'un « mot de l'ancien saxon qui veut dire rocher pendant ». Il y admire « cette ruine ancienne, placée au milieu d'une plaine immense et peu cultivée ». Il y remarque « çà et là plusieurs tombes, comme du côté et près de Tirllemont en Brabant ».

Le lendemain de cette visite, il s'embarque pour l'île de Wight où il passera deux journées. Poederlé y visite la maison de Stanley⁵⁶, « une vraie retraite de philosophe sur une hauteur au bord de la mer dans la partie sud-est de l'île » (4 juillet). Le même jour, à Fresh Water, il prend une « nacelle »⁵⁷ afin d'observer depuis la mer les rochers qui constituent la côte et les colonies d'oiseaux aquatiques, principalement des jacobins de mer⁵⁸, qui y nichent.

Un des buts du voyage est la visite de parcs et de jardins. Dès le 15 juin Poederlé part pour Chelsea. Après une visite de l'hôpital, il se rend

54 DE BOMBELLES Marc, *Journal d'un voyage en Grande-Bretagne et en Irlande. 1784*, transcrit, présenté et annoté par Jacques GURY, Oxford, Voltaire Foundation, 1989, p. 286.

55 Jan-Michiels Rysbrack (Anvers, 1694 – Londres, 1770) est un des principaux sculpteurs de l'Angleterre du XVIII^e siècle. Après des études à Anvers, il s'établit à Londres en 1720 et réalise plusieurs monuments funéraires qui se trouvent à l'abbaye de Westminster, ainsi que le monument élevé au duc de Marlborough à Blenheim, une statue équestre de Guillaume III à Bristol, les statues de George I^{er} et George II à Londres, etc. À cela s'ajoutent les bustes de diverses personnalités. *BN*, t. 20, Bruxelles, 1908-1910, col. 697-699 (notice de HYMANS Henri); *The New Encyclopaedia Britannica*, vol. 10, Londres, 2010, p. 272.

56 Hans Stanley (1721-1780). Homme politique et diplomate. Ce petit-fils de Hans Sloane se verra confier plusieurs missions diplomatiques sur le continent. En 1764, il est nommé gouverneur de l'île de Wight. Il y fait construire Steephill Cottage, près de Ventnor (1770). *ODNB*, vol. 52, pp. 208-210 (notice de COURTNEY W.P. et SMITH E.A.).

57 «Petit bateau qui n'a ni mât ni voile, et dont on se sert pour passer une rivière, ou pour faire un petit voyage». *Dictionnaire universel français et latin, vulgairement appelé dictionnaire de Trévoux* [...], t. 6, [...], p. 125.

58 Il pourrait s'agir de guillemots de Troïl. Nous remercions monsieur Didier Vangeluwe de l'Institut royal des sciences naturelles pour son aide.

au jardin botanique et rappelle le rôle que Hans Sloane⁵⁹ a joué dans son développement. Il en fait le tour en compagnie du premier jardinier. Il y admire les plantes tant indigènes qu'exotiques. À son compte rendu de la journée, il ajoute l'énumération des arbres qui l'ont le plus intéressé, avec parfois un petit commentaire. La journée se poursuit par une visite du château « tout dans le goût antique » et du parc de Sion, propriétés du duc de Northumberland. Enfin, avant de se rendre à l'opéra, il fait un arrêt à Richmond le temps de dîner et de voir une partie du parc, œuvre de Charles Bridgeman⁶⁰. Le lendemain, l'abbé Magellan le présente à son ami Arbuthnot. « Cet homme est un vrai philosophe, il a beaucoup de connaissances », écrit de lui Poederlé. Il possède à Ravensbury « un petit parc fort joli » et une ferme « cultivée suivant les principes de feu Mr. Tull ». Poederlé s'entretient avec lui de différents sujets tels que les unités de mesure, une nouvelle espèce de patates, de fèves et de la manière de préserver les bêtes à cornes des maladies contagieuses. L'intérêt du voyageur se porte encore sur « différens instrumens d'agriculture » tels charrues et semoirs, ainsi que sur quelques arbres. Une nouvelle visite au même endroit le 17 juillet permettra à Poederlé de voir ce qu'il lui avait échappé la première fois en raison du mauvais temps : la manufacture de toiles peintes et quelques cultures (froment, garance, pois). Ce n'est pas la seule fois que Poederlé manifeste son intérêt pour les instruments aratoires et les travaux agricoles. Le 1^{er} août, de passage à Petersham chez Ducket, « fermier philosophe des plus intelligents »⁶¹, il remarque la manière de faire les meules pour les mettre à l'abri des rongeurs et observe différents types de charrues au travail. Sa visite le

59 Hans Sloane (1660-1753), médecin et collectionneur. Il a notamment étudié à Paris où il a été l'élève de Joseph Pitton de Tournefort. En 1687, il suit le duc d'Albermarle en Jamaïque, en tant que son médecin personnel. Sur place, il s'intéresse plus particulièrement à la flore et, lorsqu'en 1689 il revient en Angleterre, il ramène avec lui une collection d'environ 800 spécimens. En 1712, il est médecin de la reine Anne et sera par la suite celui de George I^{er} (1714) et de George II (1727). Entré à la Royal Society en 1685, il en est le président en 1727, succédant à Newton. Il occupera ce poste durant 14 ans. Après sa mort, ses collections seront rachetées par le Parlement pour constituer, avec les manuscrits de Harley, la base des collections du British Museum. *ODNB*, vol. 50, pp. 943-949 (notice de MACGREGOR Arthur).

60 Charles Bridgeman († 1738) est un personnage clé dans l'évolution du jardin paysager anglais. Son nom apparaît pour la première fois sur un plan de 1709. En 1728, il succède à Henry Wise comme jardinier royal. Outre le parc de Richmond, qu'il a fortement marqué de son empreinte, il a aussi travaillé pour le duc de Newcastle (parc de Claremont). C'est également lui qui a conçu et dessiné le plan du parc de Stowe, un des plus admirés à son époque. *ODNB*, vol. 7, pp. 562-565 (notice de WILLIS Peter).

61 Selon Poederlé le « vrai philosophe [est celui] qui sait épier la nature, et en saisir les ressources sans vouloir la contrarier ». *Supplément au manuel de l'arboriste*, 1779, p. 4.

9 juillet à la Société pour l'encouragement des arts, manufactures et commerce est consacrée à différentes charrues, semoirs, blutoirs ainsi qu'à des machines hydrauliques.

Le 21 juin, c'est au tour du château de Blenheim, édifié en l'honneur du duc de Marlborough d'être visité. Poederlé s'attarde quelque peu sur l'intérieur de ce château qui «est royal et contient des richesses immenses» et visite aussi le parc dont l'entretien est confié à 60 ouvriers qui y travaillent quotidiennement⁶². Ce parc est beau, on y voit des cascades et des bosquets ainsi qu'une série d'animaux, des daims aux corbeaux en passant par des moutons et des vaches. Au passage, il observe sur le toit du château un paratonnerre qu'il décrit comme «plusieurs baguettes ou verges électriques pour empêcher que la foudre n'y tombe» et d'ajouter : «chose qu'un chacun devrait faire». Cet intérêt pour le paratonnerre s'était déjà manifesté en 1769 lors d'un voyage en France. Le physicien Delor avait alors refait devant Poederlé les expériences de Franklin à ce sujet⁶³. Le parc de Stowe est plus petit que celui de Blenheim. Il a appartenu à Richard Temple⁶⁴ et, depuis 1749, était la propriété de Richard Grenville⁶⁵, neveu et héritier de Richard Temple. Dans son journal de voyage Poederlé ne dit pas grand-chose du parc sinon que «tout y est orné de temples». Pour le reste, il renvoie à la brochure⁶⁶ «où on peut mieux s'instruire de toutes les particularités qu'on y trouve».

62 Ce nombre est confirmé par Alexandre Baert (*Tableau de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des possessions anglaises dans les quatre parties du monde*, t. 1, Paris, Maradan, 1802, pp. 74-75). Cet auteur est plus critique que Poederlé quant au style architectural du château de Blenheim (p. 73).

63 PLISNIER René, *Le voyage en France du baron de Poederlé ...*, p. 39.

64 Richard Temple, 1^{er} vicomte de Cobham (1675-1749). Il mène en parallèle une carrière politique et militaire. Entré aux Communes en 1697, après la mort de son père, il abandonne la politique en 1713 et se retire dans son domaine de Stowe qu'il remanie avec l'aide de Charles Bridgeman. Temple innove en y créant un ha-ha (certains attribuent cette invention à Charles Bridgeman), un fossé qui marque la limite de la propriété sans interrompre la vue et qui n'est pas sans rappeler les tranchées des militaires. Jardins et château seront encore agrandis et embellis à partir de 1741, sous la direction de Lancelot «Capability» Brown. *ODNB*, vol. 54, pp. 75-78 (notice de KILBURN Matthew).

65 Richard Grenville (1711-1779), homme politique. Après des études à Eton, il parcourt l'Europe (1728-1732) et fait de longs séjours en Suisse, Italie et France. Partisan de William Pitt qui devient son beau-frère en 1754, il trouve aussi un allié en la personne de John Wilkes. Premier Lord de l'amirauté en 1756, il est démis de ses fonctions l'année suivante sous la pression de George II. Il est nommé par la suite Lord du sceau privé, poste qu'il occupe jusqu'à la chute de Pitt en 1761. Il se retire de la politique en 1770. Il a profité de sa fortune pour apporter des améliorations à ses propriétés de Wotton et de Stowe. *ODNB*, vol. 23, pp. 739-742 (notice de BELLOT Leland J.).

66 *A description of the gardens of Lord Visc. Cobham, at Stow in Buckinghamshire*. Cette brochure a connu plusieurs éditions depuis 1744.

Le mois de juillet est aussi riche en visites de parcs. C'est d'abord le 2, celui de Wilton appartenant à Milord Pembroke⁶⁷. Poederlé ne rencontre pas le propriétaire mais visite sa demeure dont la façade est de l'architecte Inigo Jones et dont l'intérieur – «rempli comme un garde-meuble», pour reprendre l'expression de Malesherbes⁶⁸ - renferme des collections de statues, antiquités, tableaux et quelques fossiles. Son guide en la circonstance est une brochure «qu'on donne aux étrangers». Après le château viennent le jardin et le parc où il peut admirer entre autres des cèdres du Liban âgés d'environ 80 ans, qu'il trouve plus beaux que ceux de Chelsea, un tulipier de 40 ans, des platanes d'Occident, un chêne d'Amérique, un arbre à poivre, etc. Le parc est en outre agrémenté d'une série de constructions et par la rivière de Wiley qui y serpente et dans laquelle nagent truites et carpes du nord de l'Amérique. En conclusion, une visite fort agréable car parc et château «font plaisir et satisfont l'étranger au delà de son attente».

Le 5 juillet, sur la route qui le mène de Portsmouth à Londres, Poederlé fait une halte aux parc et jardin de Charles Hamilton⁶⁹ à Painshill près de Cobham. Ils «sont fort bien» et contiennent beaucoup d'arbres exotiques⁷⁰. De toutes les constructions qui parsèment la propriété, Poederlé ne mentionne que la grotte qu'il trouve «dans le vrai genre», voilà qui contraste avec l'opinion que s'en faisait le révérend William Gilpin (1724-1804) après sa visite le 20 mai 1765 : «the grotto is a whimsical little object»⁷¹. Le même jour, Poederlé se rend à

67 Henry Herbert, 10^e comte de Pembroke et 7^e comte de Montgomery (1734-1794). *ODNB*, vol. 26, pp. 696-697 (notice de SCREEN J.E.O.).

68 *Voyage en Angleterre* ..., p. 187.

69 Charles Hamilton (1704-1786) était le fils de James, 6^e comte d'Abercorn. On possède peu d'éléments concernant sa biographie. Il a fait des études à Oxford et à partir de 1738, on le retrouve dans l'entourage du prince de Galles. De 1741 à 1747, il siège au Parlement. Pour ses jardins, il aurait puisé l'inspiration chez Poussin et les maîtres italiens. Les aménagements de sa propriété ont entraîné de grosses difficultés financières et Hamilton doit s'en séparer en 1773. Il se retire alors à Bath où il vécut jusqu'à son décès. HODGES Alison, *Painshill Park, Cobham, Surrey (1700-1800): Notes for a history of the landscape garden of Charles Hamilton*, dans *Garden history*, vol. 2, n° 1, 1973, pp. 39-68.

70 Charles Hamilton est considéré comme un pionnier, notamment dans la culture d'espèces venues d'Amérique du Nord. Il était en relation épistolaire avec l'abbé Nolin qui a introduit en France plusieurs plantes exotiques. On trouvera des précisions sur les plantes cultivées par Hamilton dans SYMES Michael, *Charles Hamilton's plantings at Painshill*, dans *Garden history*, vol. 11, n° 2, 1983, pp. 112-124.

71 «The grotto is a whimsical little object, procured at a great expense. It is trifling and unnatural on the spot and at a distance affords no kind of beauty to the whole». Cité par HODGES Alison, *Painshill Park, Cobham, Surrey (1700-1800)* ..., p. 61. Pour une description de la grotte et son constructeur, voir HODGES Alison, *Painshill, Cobham, Surrey: The grotto*, dans *Garden history*, vol. 3, n° 2, 1975, pp. 23-28.

Claremont où se trouve un parc ayant appartenu jadis au duc de Newcastle et racheté en 1769 par Robert Clive⁷². Le 11 juillet Dayrolles lui fait visiter sa propriété d'Henley Park où il admire quelques arbres exotiques. Poederlé ne quittera Dayrolles que le 14 dans la matinée après qu'il lui ait fait explorer les environs. Il se rend alors à Windsor dont il ne dit rien du parc sinon qu'il est giboyeux. Poederlé est un peu plus loquace à propos du parc royal de Kew (25 juillet) où il s'est entretenu avec le jardinier. Il mentionne plusieurs essences d'arbres qui ont retenu son attention.

Le 1^{er} août, Poederlé parcourt le parc et le jardin du duc de Newcastle, situé près de Walton. Il semble impressionné par la rivière « factice » qui le traverse et « qui souvent paroît être la Tamise qu'on voit plus loin ou se confondre avec elle ». Avant le retour à Londres, il s'arrête près de Weybridge, à la ferme de Woburn, appartenant à Bridget Andrew, seconde épouse et veuve de Philip Southcote († 1758)⁷³, pour « voir cette ferme renommée pour la distribution des terres en parc et promenades ». Ce domaine, acquis en 1734 et aménagé par Philip Southcote, était un endroit bien connu des amateurs de jardins et attirait de nombreux visiteurs. Poederlé souligne qu'il offre la vue de « la plus belle et la plus grande variété d'échappées et de points de vue aussi variés qu'agréables et beaux ». Ici aussi beaucoup de plantes et d'arbres exotiques. « Près d'une église gothique ruinée faite exprès⁷⁴ » des cyprès ont été plantés. Les promenades du parc offrent une vue sur différents sites comme le château de Windsor, la montagne de Sainte-Anne (St

72 Robert Clive, 1^{er} baron Clive of Plassey (1725-1774). Officier de la Compagnie des Indes orientales et gouverneur du Bengale. Il rentre en Angleterre en 1767 et rachète deux ans plus tard le domaine de Claremont. Jugeant le château inconfortable, il le fait démolir et ériger un nouvel édifice conçu par Lancelot Brown et Henry Holland. *ODNB*, vol. 12, pp. 166-176 (notice de BOWEN H.V.).

73 Philip Southcote est né en 1697 ou 1698. Issu d'un milieu catholique, il a passé plusieurs années à la cour du duc de Lorraine, dans les milieux jacobites. En 1732, il épouse en premières noces Anne, fille de William Pulteney of Misterton, beaucoup plus âgée que lui, mais aussi plus fortunée, ce qui lui permettra d'acquérir le domaine près de Weybridge. Il organisera et gèrera celui-ci avec habileté, lui qui ne semble avoir reçu aucune formation particulière en ce domaine. Selon Southcote, « Gardening is an imitation of 'Beautiful Nature', and therefore should not be like works of art » et d'ajouter : « Wherever art appears, the gardener has failed in his execution ». *ODNB*, vol. 51, pp. 682-683 (notice de MARTIN John); sur Philip Southcote et son domaine, voir KING R.W., *The « Ferme ornée » : Philip Southcote and Woburn farm*, dans *Garden History*, vol. 2, n°3, 1974, pp. 27-60.

74 Selon R.W. King, cette ruine serait une des premières manifestations de l'engouement en Angleterre pour ce type de construction au XVIII^e siècle (*The « Ferme ornée »* ..., p. 39).

Ann's Hill) ou encore le pont de Walton. Un ha-ha⁷⁵ s'ouvre sur des pâturages où paissent vaches et moutons. Dans son *Supplément au manuel de l'arboriste* (Bruxelles, 1779, p. 354) Poederlé revient sur cette propriété et en dit toute son admiration : « Un modèle à suivre est la ferme de Woburn, près de Weybridge, que nous vîmes étant en Angleterre ; c'est là où feu M. de Southcot a su tirer parti de toutes les situations [...] il règne dans le parc la plus grande variété possible, ici ce sont des échappées, là des points de vue des plus agréables ; on trouve un endroit nommé les galeries, duquel on découvre à chaque pas, un point de vue différent, comme le château royal de Windsor, la montagne de sainte Anne, un ancien camp romain, le grand pont chinois de Walton, une prairie immense etc. etc. Les jardins sont clos, sans le paraître, par un ah-ah, qui les sépare du parc et des beaux pâturages ». Le tout se trouve sous la tutelle d'un jardinier écossais qui est « le plus entendu et le plus intelligent de ceux que j'ai rencontrés ». L'entretien qu'il a eu avec ce dernier a été fructueux puisqu'il en a obtenu d'utiles renseignements, notamment sur les magnolias, les sapins d'Amérique et le platane⁷⁶. En fin de journée, le chemin de retour vers Londres passe par Bushy Park, à proximité du palais de Hampton Court. Non moins intéressant est le jardin de John Hill⁷⁷, visité le 6 août. Cet apothicaire s'était constitué un jardin de plantes dont Poederlé a pu observer quelques spécimens comme la jusquiame ou la médique de Suède, plante rampante qui em-

75 « C'est ainsi qu'on appelle une ouverture faite au mur d'un jardin, afin de laisser la vue libre, avec un fossé de dehors ». *Dictionnaire universel français et latin vulgairement appelé dictionnaire de Trévoux*, nouvelle édition, t. 4, Paris, Compagnie des libraires associés, 1771, p. 705. Antoine Joseph Dézallier d'Argenville dans *La théorie et la pratique du jardinage, où l'on traite à fond des beaux jardins* (3^e éd., La Haye, Jean Martin Husson, 1739, p. 96) donne cette explication : « Les grilles sont des ornements très nécessaires dans les enfilades d'allées, pour en prolonger la vue, et découvrir bien du pays. On fait présentement des claires-voies appelées des ah ah, qui sont des ouvertures de murs sans grilles, et à niveau des allées, avec un fossé large et profond au pied, revêtu des deux côtés pour soutenir les terres, et empêcher qu'on n'y puisse monter, ce qui surprend la vue en approchant, et fait crier ah ah, dont ils ont pris le nom ; ces sortes d'ouvertures bouchent moins la vue que les barreaux des grilles ».

76 *Manuel de l'arboriste*, 1772, pp. 210, 330 et 356.

77 John Hill (1707-1775) auteur fécond dans divers domaines des sciences, mais l'essentiel de ses publications concerne la botanique. Il a introduit en Angleterre la classification de Linné et s'est intéressé à l'histologie et à la physiologie des plantes. Hill s'est encore distingué dans le domaine de la minéralogie. Sa première publication sur le sujet a été la traduction en anglais du *De Lapidis* de Théophraste, édition commentée. Il n'a pas été admis au sein de la Royal Society de Londres, ce qui a provoqué chez lui un ressentiment à l'égard de cette institution. Il était membre de l'Académie royale des sciences de Bordeaux et de l'Académie impériale de Saint-Petersbourg. *DSB*, vol. IV, New York, Charles Scribner's sons, 1972, pp. 400-401 (notice de GERSTNER Patsy A.).

pêche la pousse des mauvaises herbes et sert également d'aliment pour le bétail. Selon Jérôme Lalande qui a rendu visite à Hill quelques années avant Poederlé, le jardin contenait «deux mille huit cents espèces, il n'y en a pas tant à Chelsea»⁷⁸. La visite a été complétée par quelques observations au microscope.

Les visites de parcs et de jardins trouvent leur complément chez le pépiniériste. Poederlé n'en cite qu'un, James Gordon qui «est le premier de Londres pour vendre toutes sortes de plantes, arbres et graines» (17 juin). Sa pépinière était située à Mile End, à l'est de Londres, et était considérée comme une des meilleures du pays. Il était spécialisé dans les plantes originaires d'Amérique⁷⁹. C'est le seul pépiniériste que Poederlé mentionne pour l'Angleterre dans son *Manuel de l'arboriste*⁸⁰. À peine arrivé en Angleterre en 1760, Daniel Solander avait lui aussi visité le jardin de James Gordon et avait été impressionné par sa qualité et la quantité de plantes qu'on pouvait y trouver⁸¹. Poederlé se rend chez lui à plusieurs reprises et parfois pour longtemps comme le 8 juillet où il n'hésite pas à déjeuner et à dîner sur place «pour avoir mieux le temps de [s'] informer de plusieurs choses essentielles». Il consulte le catalogue du pépiniériste et prend des notes qu'il confie à son journal de voyage, copiant le nom des arbres et des arbustes, suivi d'un bref commentaire. Comme «les Anglais ne font point de mystère des moyens qu'ils emploient dans leurs procédés», il en apprend sur le marcottage. Un autre jour (6 juillet), il s'entretient avec Gordon sur les qualités du pin de Weymouth, un arbre originaire d'Amérique du Nord, «le meilleur pour les mats de vaisseaux»; du pin d'Écosse qui «est plus estimé pour améliorer les terrains et pour [les] planches» et dont le duc d'Arenberg possède quelques exemplaires dans ses forêts près de Louvain. La discussion ce jour-là porte également sur le tulipier. Poederlé ne précise pas de quelle espèce, mais il s'agit vraisemblablement du tulipier de Virginie

78 LALANDE Jérôme, *Journal d'un voyage en Angleterre en 1763*, publié avec une introduction de MONOD-CASSIDY Hélène, Oxford, Voltaire Foundation, 1980, p. 79.

79 WULF Andrea, *The brother gardeners. Botany, Empire and the birth of an obsession*, New York, Vintage Books, 2009, p. 134.

80 *Manuel de l'arboriste et du forestier belgiques*, Bruxelles, J.L. de Boubers, 1772, p. 402: «Celles que je connais particulièrement & dont nous avons déjà reçu quelques envois, sont les pépinières de James Gordon seedsman and nurseryman, n° 25 Fenchurch street London». Il recommande encore la pépinière de Gordon dans son *Supplément au manuel de l'arboriste et du forestier belgiques*, Bruxelles, E. Flon, 1779, p. 357.

81 RAUSCHENBERG Roy Anthony, *Daniel Carl Solander naturalist on the «Endeavour»*, Philadelphie, The American philosophical Society, 1968, p. 16.

dont Gordon estime qu'on en fait peu d'usage en Amérique. Poederlé émet des doutes sur cette affirmation « après avoir vû cet arbre aussi beau et aussi grand que je l'ai vû dans les parcs de ce pays ». Le 22 juillet, nouvelle visite chez Gordon afin de s'informer du prix des magnolias en fonction de leur hauteur. Poederlé en donne la liste avec les prix.

Si, comme nous l'avons vu, Poederlé témoigne d'un grand intérêt pour l'agriculture, il n'en ignore pas pour autant d'autres secteurs de l'activité économique. Le 24 juin, avant de quitter Derby, il va voir « la grande machine pour le travail de la soie, qu'on tire d'Italie, du Bengale et de la Chine » et, en note, donne une brève description de celle-ci : « cette machine a 26.586 roues et 97.746 mouvemens, tout cela va par une roue fixée en dehors du mur et qui se meut par la rivière de Derwent, cette roue tourne 3 fois en une minute, à chaque tour elle tord 73.726 aunes de soye, de façon qu'en 24 heures elle tordera 318.496.320 aunes : feu le chevalier Thomas Lombe, alderman de Londres, s'y établit en 1734 d'après le plan qu'il rapporta d'Italie au risque de sa vie »⁸². Le moulin de Lombe, inspiré des techniques italiennes et premier du genre en Angleterre, était une source d'émerveillement pour les voyageurs. Il a ouvert la voie au capitalisme industriel dans la manufacture de la soie⁸³.

Le même jour, passant dans les environs de Matlock, il trouve l'endroit « agréable et sur-tout pour un homme, qui aime l'histoire naturelle ». En effet, la région compte plusieurs mines dont un certain nombre de plomb. À Castelton (25 juin), il se rend au Devil's arse, qu'il traduit en français par un bienséant « Trou du diable ». Cette grotte « est située au pied d'un grand escarpement formé par la nature sur la croupe d'une montagne coupée à pic »⁸⁴. À l'entrée de la caverne se trouvent de petits ateliers « où travaillent des hommes, des femmes et des en-

82 Thomas Lombe (1685-1739) a construit son moulin à partir de 1715 (et non en 1734 comme l'écrit Poederlé) et a commencé sa production en 1719. De plus Poederlé semble confondre Thomas et son demi-frère John (ca 1693-1722) qui a ramené des plans d'Italie. *ODNB*, vol. 34, pp. 344-346 (notice de PROSSER R.B., CRAVEN Maxwell et CHRISTIAN Susan). Malesherbes, qui lors de son voyage en 1785 semble avoir vu la même machine parle d'un « moulin qui avec une seule roue fait mouvoir 10.000 bobines de soie » et précise que la machine comprend « cinq étages et un grand nombre d'enfants occupés à renouer les soies qui cassent » (*Voyage en Angleterre* ..., p. 140).

83 MARSHALL Dorothy, *English people in the eighteenth century*, Londres, Longmans, Green and Co., 1956, p. 212.

84 FAUJAS DE SAINT-FOND Barthélemy, *Voyage en Angleterre, en Écosse et aux îles Hébrides*, t. 2, Paris, H.J. Jansen, 1797, p. 362.

fants»⁸⁵. Accompagné d'un guide, il pénètre plus avant sous le rocher, « dans ce sombre réduit qui tout à la fois vous inspire une secrète terreur et en fait mieux admirer la nature ». À Manchester qui « n'est cependant qu'un village, qui s'est accru par le commerce et qui augmente encore tous les jours », il voit plusieurs manufactures (26 juin) qu'il n'identifie pas davantage. Il ne précise pas non plus s'il s'est contenté de les voir de l'extérieur ou s'il a pu y pénétrer. On connaît la méfiance des propriétaires de manufactures à l'égard des étrangers, soupçonnés d'espionnage et leurs réticences à accepter des visiteurs⁸⁶.

Une autre réalisation qui retiendra l'attention de Poederlé : le canal de Bridgewater auquel il consacra deux journées (26 et 27 juin). Celui-ci constitue un premier essai de navigation souterraine en Europe et a été financé par Francis Egerton, 3^e duc de Bridgewater (1736-1803)⁸⁷. Ce canal, ouvert en 1761, avait pour fonction de relier Worsley, où le duc possédait des mines de charbon, à Manchester. Le coût du transport du charbon vers cette localité a été ainsi divisé par deux, contribuant à son essor économique⁸⁸. Sous la conduite de John Gilbert « homme fort intelligent » – une opinion confirmée dans le *Manuel de l'arboriste*⁸⁹ – et présenté comme l'homme d'affaire du duc, Poederlé et ses compagnons parcourent le canal en bateau, y compris la partie souterraine. Ils ont ainsi l'occasion d'« examiner en détail tous les ouvrages essentiels de ce beau canal ». Ils observent des moulins, des forges, des mines de houille, sans oublier la maison de campagne que le duc possède à Worsley, avec la ferme et ses dépendances. Dans une note qu'il annexe à son journal de voyage, c'est à Gilbert que Poe-

85 À l'époque où Faujas de Saint-Fond visite l'endroit, il y a deux ateliers, l'un de corderie et l'autre de lacets et de rubans de fil (*Voyage en Angleterre, en Écosse ...*, t. 2, Paris, H.J. Jansen, 1797, p. 365).

86 Louis Dutens (*L'Ami des étrangers ...*, p. 166) écrit, à propos des manufactures de Birmingham : « depuis quelque temps il est difficile aux étrangers d'y avoir accès, parce qu'on en a découvert plusieurs qui avaient essayé de corrompre des ouvriers, ou de se procurer des plans d'instruments plus perfectionnés dont ils se servent ». Malesherbes (*Voyage en Angleterre ...*, p. 148) écrit pour sa part, à propos de Manchester, que « les manufacturiers ont pris depuis un an la résolution de ne laisser absolument à personne l'entrée de leurs fabriques ».

87 *Sur la navigation souterraine avec la description du plan incliné exécuté en Angleterre, servant de communication entre les souterrains de Worsley*, dans *Annales des arts et manufactures*, t. 5, Paris, 1818, pp. 310-326.

88 Après 1761, le canal sera prolongé en direction de la rivière Mersey et ensuite de la Trent. VERLEY Patrick, *La révolution industrielle*, Paris, Gallimard, 1998, p. 434.

89 « Homme de grand mérite, et des plus intelligents ». *Manuel de l'arboriste*, Bruxelles, 1772, p. 75.

derlé attribue l'idée du canal, réalisé sous la direction de James Brindley⁹⁰, un homme « d'un rare génie ». Toujours dans la même annexe, Poederlé met en avant ce qu'il estime être les principales caractéristiques du canal qu'il a parcouru, à savoir l'absence d'écluse et le fait qu'il « est toujours élevé au-dessus du pays, rencontre-t-il un vallon, on le remplit de terre, dans le goût qu'on construit les chaussées ou grandes routes aux Pays-Bas ». À d'autres endroits, le canal est supporté par des ponts « qui sont en grand nombre, sont simples et solides, les pieds des arches sont plats et point en éperons, comme ordinairement, l'expérience ayant appris que cette méthode étoit meilleure pour les temps d'inondation, gelée ou dégel ».

Le voyage est aussi l'occasion de faire des rencontres savantes et de renforcer des liens, voire d'en créer de nouveaux et certainement de recevoir des informations utiles. À celles déjà mentionnées, on peut en ajouter d'autres. Ainsi, par deux fois (30 juillet et 2 août) Poederlé se rend chez Ramsden⁹¹ « opticien très-ingénieur » qui lui montre des baromètres et des thermomètres. Il mentionne les prix, sans préciser s'il en a acquis. Poederlé reçoit de Ramsden une série d'informations sur la déclinaison de l'aiguille aimantée à Londres et sur la valeur du pied français et de l'aune. Manifestement Poederlé sort enchanté de cette rencontre car Ramsden « est un génie très-inventif et lorsqu'on se trouve avec lui on a de la peine à le quitter ». Il ajoute qu'en plus il parle le français, ce qui a certainement contribué à rendre l'entrevue plus agréable encore.

Le 5 août, Poederlé est chez Buzaglo⁹², « négociant juif », afin de voir les « warming machines ». Il précise que « ces étuves sont remplies

90 James Brindley (1716-1772). Cet ingénieur a très jeune montré un intérêt pour la mécanique. À 17 ans, il commence un apprentissage chez Abraham Bennett, charron et constructeur de moulins. Son apprentissage terminé, il continue à collaborer avec Bennett jusqu'au décès de ce dernier en 1742 et s'installe alors à son compte comme constructeur de moulins. Son habileté lui vaut une grande réputation. Il s'intéresse aux machines hydrauliques et s'implique dans la construction de canaux dont celui du duc de Bridgewater. *ODNB*, vol. 7, pp. 659-661 (notice de FAIRCOUGH K.R.).

91 Jesse Ramsden (1735-1800), fabricant d'instruments de mesure réputé pour son habileté. Venu à Londres en 1755, il y ouvre son propre établissement en 1762 à Haymarket. En 1775, il s'installe dans un bâtiment plus vaste à Piccadilly. Ramsden était fellow de la Royal Society (1786) et membre de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg (1794). *DSB*, vol. XI, New York, Charles Scribner's son, 1975, pp. 284-285 (notice de WEBSTER S.).

92 Abraham Buzaglo (1710-1782). Issu d'une famille originaire du Maroc, il est venu s'installer en Angleterre vers 1762. Trois ans plus tard, il s'est vu accorder un brevet pour l'invention d'un nouveau type de chauffage. *Encyclopaedia judaica*, vol. 4, Jérusalem, 1972, col. 1544.

d'eau chaude, la chaleur de la première et seconde dure 16 heures et celle de la troisième 12 heures». Le même jour, il se rend chez Finchet, un ferblantier qui fabrique des lampes et qui lui en montre une «de son invention qu'on ne doit point moucher et qui éclaire fort bien». Les rencontres sont parfois l'occasion d'évoquer des connaissances communes, ce qui est le cas le 6 août chez le docteur John Hill qui correspond avec Antoine Gouan⁹³ de Montpellier et Duhamel du Monceau⁹⁴ que Poederlé connaît et a déjà rencontrés⁹⁵.

Le 18 juillet, accompagné de Magellan et de Needham, Poederlé rend visite à Joseph Banks⁹⁶ et Daniel Solander⁹⁷. Ces hommes de science sont à peine rentrés de leur voyage autour du monde, à bord de l'*Endeavour*, sous la direction de James Cook. Partie de Plymouth le 26 août 1768, l'expédition jette l'ancre sur les côtes du Kent le 13 juillet 1771. On devine dès lors l'intérêt des visiteurs car leurs hôtes «ont touché à plusieurs terres jusqu'à présent inconnues» et l'astronome Charles Green⁹⁸, qui les accompagnait dans leur périple, a pu observer le passage de Vénus sur le disque du soleil le 3 juin 1769. Il y a là une

93 Antoine Gouan (1733-1821), botaniste français. Diplômé de la faculté de médecine de Montpellier en 1752, il s'adonne à sa passion pour la botanique. En 1767, il succède à Imbert à la direction du Jardin des plantes de Montpellier. *DBF*, t. 16, 1985, col. 676-677 (notice de Tétry A.).

94 Henri Louis Duhamel du Monceau (1700-1782), botaniste et agronome français. Entré à l'Académie des sciences en 1728, il s'occupe beaucoup d'arboriculture. En 1732, il est nommé inspecteur général de la Marine, ce qui lui permet de contrôler les bois fournis aux arsenaux. *DBF*, t. 12, 1970, col. 21-22 (notice de LE TOURNEUR St.); *DSB*, vol. 4, 1971, pp. 223-225 (notice de EKLUND Jon).

95 PLISNIER René, *Le voyage en France du baron de Poederlé ...*, pp. 35-36.

96 Joseph Banks (1743-1820), naturaliste. Il se passionne pour l'histoire naturelle au cours de ses études à Eton et à Oxford. En 1766, il participe à une expédition au Labrador et, de 1768 à 1771, au premier voyage de circumnavigation de James Cook. À son retour, il se lie d'amitié avec le roi George III et devient son conseiller en matière de science et d'agriculture. En 1773, il fait office de directeur du jardin botanique de Kew qu'il contribue à transformer pour en faire un instrument scientifique destiné à alimenter les échanges dans le domaine de la botanique. Cinq ans plus tard, il est élu président de la Royal Society. *ODNB*, vol. 3, pp. 691-695 (notice de GASCOIGNE John); LYTE Charles, *Sir Joseph Banks. 18th century explorer, botanist and entrepreneur*, Londres, David & Charles, 1980.

97 Daniel Solander (1733-1782). Suédois, il a étudié à l'université d'Uppsala où il a été l'élève de Linné. En 1760, il arrive en Angleterre où il sera chargé du classement des collections d'histoire naturelle du British Museum. Il établira le classement des plantes du jardin de Kew ainsi que celui de collections privées. RAUSCHENBERG Roy Anthony, *Daniel Carl Solander ...*

98 Charles Green (1734-1771) entre à l'observatoire de Greenwich en 1760 comme assistant de James Bradley. Il sera également l'assistant de son successeur Nathaniel Bliss. En 1768, il prend part au premier voyage de Cook et meurt en mer de maladie le 29 janvier 1771. *ODNB*, vol. 23, p. 498 (notice de HOWSE Derek).

belle moisson d'informations nouvelles et inédites à faire. Poederlé, en amateur de plantes, ne manque pas de souligner que « quant à la partie botanique de l'Europe, elle sera enrichie de plus de mille arbres ou plantes inconnuës jusqu'à ce jour ». Cette entrevue a sans doute été trop courte⁹⁹, tant il y a de choses à raconter et de questions à poser pour satisfaire la curiosité des visiteurs, si bien que le 3 août, Poederlé revient, cette fois au moins en compagnie du duc d'Arenberg. Alexander Dalrymple¹⁰⁰, un autre « grand voyageur » est présent. Les visiteurs sont invités à déjeuner, une pratique de sociabilité savante semble-t-il courante chez Banks et dont témoigne Faujas de Saint-Fond : « les étrangers y sont reçus [chez Banks] avec politesse et affabilité. On s'y réunit chaque jour le matin dans une des pièces d'une bibliothèque nombreuse, entièrement composée de livres d'histoire naturelle [...] On s'y communique les nouvelles découvertes, que les correspondances des uns et des autres font connaître, ou que les savants étrangers qui arrivent à Londres, et qui sont tous admis dans cette société, y transmettent. Un déjeuner amical, en thé ou en café, entretient le ton d'aisance et de fraternité, qui devrait régner parmi tous les savants et les hommes de lettres »¹⁰¹. Poederlé et Arenberg peuvent ainsi admirer plusieurs objets ramenés du voyage : « ces deux voyageurs respectables à tous égards, nous firent voir tout ce qu'ils ont rapporté avec eux de leur voïage autour du monde, comme dessein des points de vuë des terres qu'ils ont vuës, des îles ou autres contrées où ils ont été, des petits vaisseaux des insulaires de l'île de St George (la Cythere ou Taïti de Mr Bougainville) habitations &c. de ceux de la Nouvelle Zélande qui mangent leurs ennemis, des outils, armes, haches de pierre, ornemens, habillemens &c. des toiles ou étoffes très-legeres de différentes qualités faites avec l'écorce du

99 Poederlé ne précise pas la manière dont s'est passée la conversation mais, selon le témoignage d'Horace Benedict de Saussure, qui a rencontré Banks peu avant son voyage autour du monde, ce dernier ne parlait pas le français. LYTE Charles, *Sir Joseph Banks ...*, p. 46.

100 Alexander Dalrymple (1737-1808), géographe et hydrographe. Il a passé une partie de sa carrière au service de la Compagnie des Indes orientales pour laquelle il effectuera plusieurs voyages. Il démissionne en 1763 et s'établit à Londres en 1765 où il poursuit ses travaux. Il avait été pressenti pour accompagner James Cook dans son premier voyage, mais renonce à ce projet lorsqu'il s'avère qu'il ne pourra commander l'expédition. En mars 1771, il est élu fellow de la Royal Society et en 1775, se remet au service de la Compagnie des Indes orientales. *ODNB*, vol. 14, pp. 976-978 (notice de COOK Andrew S.).

101 FAUJAS DE SAINT-FOND Barthélemy, *Voyage en Angleterre, en Écosse ...*, t. 1, Paris, H.J. Jansen, 1797, p. 7. Sur l'accueil réservé par Banks à ses visiteurs, voir aussi LYTE Charles, *Sir Joseph Banks ...*, pp. 200-201.

*morus papifera*¹⁰², arbre, et dont font usage les insulaires de l'île St George. Ils nous montrèrent tous les desseins enluminés des plantes qu'ils ont recueillies dont il y a plus de mille inconnues en Europe, leur *hortus siccus*¹⁰³, qui remplissoit une chambre, des fruits dans de l'esprit de vin &c. et d'autres circonstances curieuses dont je pourrai dire quelque chose dans mes notes particulières. Le docteur Solander nous montra une étoffe des habitans de la Nouvelle Zélande faite avec une plante qu'il a nommée *clamidia*¹⁰⁴ qu'il dit pouvoir réussir en Europe et être dans la suite avantageuse pour en faire quelque étoffe ou toile». Le duc d'Arenberg ne repart pas les mains vides puisque « ces messieurs très-polis et très-affables » lui offrent « plusieurs choses curieuses » que Poederlé ne détaille pas.

Preuve que l'information circule, il n'y a pas qu'auprès de Banks et Solander que Poederlé a reçu des informations sur le voyage de Cook et ses résultats. Le 24 juillet, le duc d'Arenberg invite plusieurs personnes à dîner. Parmi les convives se trouve Matthew Maty, bibliothécaire au British Museum¹⁰⁵. Celui-ci possède manifestement des informations et en fait profiter la tablée. Il y est surtout question de « la mer du sud », de la population de l'île Saint-Georges « que les Français appellent île de Cythère » (Tahiti) ainsi que de « l'origine de la maladie vénérienne en Europe » et de la manière de la soigner. Comme on le voit, ces repas en bonne compagnie n'ont pas qu'un aspect mondain puisqu'ils favorisent l'échange d'informations scientifiques. C'est en-

102 Il s'agit du *morus papyrifera* (mûrier à papier). Dans son *Supplément au manuel de l'arboriste et du forestier belgiques* (Bruxelles, E. Flon, 1779), Poederlé signale que « étant à Londres en 1771 avec le feu duc d'Arenberg nous en vîmes chez MM. Banks et Solander, qui arrivaient de leur grand voyage ; ces savants estimables nous dirent que les habitans de ces îles [Tahiti] en faisaient aussi des toiles et étoffes très légères et de différentes qualités, qu'ils nous montrèrent parmi la multitude des choses curieuses, qu'ils avaient rapportées de leur intéressant voyage » (pp. 189-190).

103 Herbarium.

104 *Phormium tenax* parfois aussi appelé lin de Nouvelle-Zélande

105 Matthew Maty (1718-1776), médecin et bibliothécaire. Fils d'un pasteur protestant réfugié en Hollande, il étudie la philosophie et la médecine à l'université de Leyde où il est l'élève de Herman Boerhaave. En 1741, il s'installe à Londres et y pratique la médecine (il sera un ardent défenseur de l'inoculation contre la variole). Parallèlement, il fonde en 1750 le *Journal britannique* qui remplace la *Bibliothèque britannique* qui a cessé de paraître en 1747. Publié en français, ce périodique recensait, à destination du continent, les publications anglaises. Il l'abandonne en 1755 et l'année suivante, il est nommé bibliothécaire adjoint (conservateur) au British Museum pour le département des livres et manuscrits. Celui-ci étant scindé l'année suivante, il conserve celui des imprimés, les manuscrits étant confiés à Charles Morton. En 1765, il devient responsable des collections d'histoire naturelle et abandonne le département des imprimés. En 1772, il succède à Gowin Knight à la tête du British Museum. *ODNB*, vol. 37, pp. 384-386 (notice de HARRIS P.R.).

core le cas le 26 juillet. Ce jour-là l'ambassadeur Belgiojoso¹⁰⁶ reçoit à dîner. Autour de la table plusieurs personnes dont le docteur Jan Ingenhousz¹⁰⁷, connu notamment pour ses travaux sur la photosynthèse, qui communique à Poederlé une série d'informations sur les baromètres et les thermomètres construits en Angleterre.

Les visiteurs repartent parfois avec des cadeaux. On a vu que Banks et Solander ont remis au duc d'Arenberg quelques objets ramenés de leur voyage. Poederlé non plus ne rentrera pas les mains vides. De Worsley le 27 juin, il ramène des médailles romaines trouvées à Manchester et probablement offertes par Gilbert. Miller lui remet « six beaux cônes des cedres du Liban du jardin botanique à Chelsea ». Cependant Miller ne lui offre pas d'exemplaire de la dernière édition de son *Abridgement of the gardeners dictionary*, et Poederlé le lui achète. Au passage, ce dernier mentionne le fait que Miller et Duhamel du Monceau, « ces deux hommes célèbres l'un en Angleterre, l'autre en France et tous deux dans le monde savant », s'envoient leurs ouvrages.

Comme le souligne G. Gelléri, une des nouveautés du XVIII^e siècle est le passage de la collection privée au musée ouvert au public¹⁰⁸. Le *Museum Britannicum* en fait partie. Fondé par décret en 1753 et constitué au départ des collections hétérogènes de Hans Sloane auxquelles on avait ajouté les bibliothèques de Robert Cotton et de la famille Harley, il avait ouvert ses portes au public le 15 janvier 1759. Logé à Bloomsbury dans la Montagu House acquise en 1754, il était le plus grand musée d'Angleterre et la seule institution publique du genre¹⁰⁹.

106 Louis-Charles-Marie Belgiojoso, comte de Barbiano (1728-1802), diplomate et conseiller d'État. De 1764 à 1770, il est le représentant de Marie-Thérèse auprès de la cour de Stockholm et ensuite à Londres. En 1783, Joseph II le nomme ministre plénipotentiaire à Bruxelles en remplacement du prince de Starhemberg. Il occupe ce poste jusqu'en 1787. *BN*, t. 2, 1868, col. 118-124 (notice de GACHARD).

107 Jan Ingenhousz (1730-1799), médecin et naturaliste né à Breda. Il a étudié à Louvain, Leyde, Paris et Edimbourg. En 1765 il s'établit à Londres où il se lie d'amitié avec notamment Benjamin Franklin. Partisan de l'inoculation, il est appelé à Vienne pour inoculer contre la variole plusieurs membres de la famille impériale. En récompense Marie-Thérèse le nomme médecin de la cour, ce qui lui donne une indépendance financière et lui permet de voyager à travers l'Europe et ainsi faire la promotion de l'inoculation. En 1771, il est nommé fellow de la Royal Society. *ODNB*, vol. 29, p. 246-247 (notice de CREIGHTON Charles et FARA Patricia); *Nieuw nederlandsch biografisch woordenboek*, vol. 6, Leyde, A.W. Sijthoff's uitgevers-maatschappij, 1924, col. 832-837.

108 GELLÉRI Gabor, *Philosophies du voyage*, p. 262.

109 MACGREGOR Arthur, *Les Lumières et la curiosité. Utilité et divertissement dans les musées de Grande-Bretagne à la fin du XVIII^e siècle*, dans POMMIER Édouard (éd.), *Les musées en Europe à la veille de l'ouverture du Louvre*, Paris, Le Louvre, Klincksieck, 1995, pp. 493-523.

Sous la conduite de Matthew Maty, Poederlé visite le 16 juillet cette institution nouvelle qui renferme « des richesses immenses par la rareté qu'il s'y trouve en manuscrits, livres imprimés, histoire naturelle ». Il ne fait aucune allusion au classement des collections, contrairement à Cambry, par exemple, pour qui le musée « est un amas considérable de débris entassés sans ordre, gardés sans soin ». Cet auteur ajoute : « que l'anglomanie la plus outrée, la moins éclairée peut seule comparer le muséum britannique aux cabinets des rois de France »¹¹⁰. Faujas de Saint-Fond n'est pas plus tendre et n'y voit qu'un « immense magasin dans lequel les objets paraissent avoir été jetés au hasard »¹¹¹. Poederlé se contente de mentionner quelques objets qui ont retenu son attention : une momie égyptienne « et sa boîte », une bible écrite en grec, la *Magna Carta* « écrite sur du velin en original et une copie à côté. C'est la grande carte qui est le *palladium* de la liberté de l'Angleterre »¹¹², ou encore un *oculus mundi*¹¹³, des pierres de la chaussée des géants en Irlande et un tableau, exécuté à la demande de William Hamilton¹¹⁴, envoyé extraordinaire dans le royaume de Naples, représentant, nous dit Poederlé, « la dernière éruption du mont Vésuve de 1765 » laquelle n'est pas à l'époque la dernière en date¹¹⁵.

Les rencontres ne se limitent pas au monde des inventeurs et des hommes de sciences. Elles peuvent revêtir un côté artistique comme le 1^{er} juillet avec la visite d'un atelier de gravure ou le 3 août chez un artiste « qui peint très-bien sur le verre ». Celle du 16 juillet a sans doute une autre portée. Dès 8 h du matin, les voyageurs se présentent chez

110 CAMBRY Jacques, *De Londres et de ses environs*, Amsterdam, 1788, pp. 50-51. Arthur MacGregor (*Les Lumières et la curiosité ...*, p. 500) parle d'un désordre relatif des collections, trente ans après l'ouverture du musée, malgré le travail de classement de Solander.

111 FAUJAS DE SAINT-FOND Barthélemy, *Voyage en Angleterre, en Écosse ...*, t. 1, Paris, H.J. Jansen, 1797, p. 103.

112 Après avoir été scellée par le roi Jean, la Grande Charte (*Magna Carta*) a été copiée en plusieurs exemplaires durant l'été 1215 afin d'être diffusée dans le royaume. De ces copies, seulement quatre ont survécu dont deux sont conservées au British Museum. BREAY Claire et HARRISON Julian, *Magna Carta. Law, Liberty, Legacy*, Londres, British Library, 2015, pp. 57, 66-67 et 72.

113 Nom ancien de l'hydrophane, variété d'opale qui, plongée dans l'eau, devient transparente.

114 William Hamilton (1731-1803), diplomate. Il profite de son séjour à Naples (1764-1800) pour parcourir la région et collecter des œuvres d'art et des antiquités. En 1772, il vend sa collection de vases antiques au British Museum. Il manifeste aussi un grand intérêt pour les volcans et a l'occasion d'observer plusieurs éruptions. *ODNB*, vol. 24, pp. 922-927 (notice de MORSON Geoffrey V.).

115 Sur les éruptions du Vésuve, voir le site de l'Observatoire volcanologique italien : <http://www.ov.ingv.it/ov/en/catalogo-1631-1944.html>.

John Wilkes¹¹⁶ qui n'est ni un scientifique ni un artiste mais un journaliste et un homme politique radical – certains le qualifient d'agitateur – connu pour ses revendications en faveur de la liberté de la presse et ses attaques contre le gouvernement. Malheureusement Poederlé est peu prolixe sur cette rencontre qui a duré deux heures, déjeuner compris. Il ne précise pas sur quoi a porté la discussion ni dans quelle mesure il partage les idées du « célèbre Wilkes ». Tout ce qu'il confie à son journal de voyage tient en quelques mots : « c'est un homme qui a des connoissances historiques, politiques et classiques, il parle fort bien le français, ainsi que sa fille ». De cette dernière il brosse un portrait encore plus laconique et peu flatteur car « sans être jolie [elle] est assés aimable ». La bonne connaissance du français de Wilkes n'a rien d'étonnant lorsque l'on sait qu'il a passé plusieurs années d'exil en France.

Les mondanités ne sont pas absentes du voyage. Le 29 juillet, Poederlé et Needham se rendent à un repas offert par Wilkes. Pas moins de cent convives sont présents, parmi lesquels le lord maire de Londres¹¹⁷, le docteur Wilson¹¹⁸, prébendier de Westminster et « grand partisan de la liberté » et quelques autres personnalités locales. Poederlé détaille le repas et la façon dont il se déroule. La journée se termine par un bal que Poederlé est invité à ouvrir avec la fille de son hôte, invitation qu'il décline, « ne dansant pas ». Il ne peut s'empêcher de remarquer que « les Anglaises ont une fureur à suivre les modes françaises », ce qui doit

116 John Wilkes (1725-1797), homme politique. Après des études à Leyde (1744-1747), il entre au Parlement en 1757. Ce partisan de William Pitt était un mauvais orateur mais sa force résidait principalement dans ses écrits. En 1762, il fonde, avec le soutien de Richard Grenville, beau-frère de Pitt, l'hebdomadaire *North Briton*. Sa cible de prédilection est alors le premier ministre lord Bute et ensuite son successeur George Grenville qui à l'époque avait rompu avec Pitt et Temple. Poursuivi en justice pour avoir critiqué un discours du roi, Wilkes se réfugie en France (décembre 1763) où il est présenté comme un défenseur des libertés. Il fréquente d'Holbach, voyage en Italie, se rend à Genève et rencontre Voltaire. De retour en Angleterre en 1768, il se présente aux élections et est élu, mais le gouvernement l'exclut du Parlement. Il est emprisonné et libéré sous la pression populaire. En 1769, il est élu alderman de Londres et bénéficie du soutien de Brass Crosby. Sheriff de Londres en 1771, élu lord maire à l'automne 1774, il entre peu après à nouveau au Parlement. *ODNB*, vol. 58, pp. 953-959 (notice de THOMAS Peter D.G.).

117 Brass Crosby (1725-1793), élu le 29 septembre 1770. Ce juriste et homme politique a d'abord pratiqué comme avocat. Il est sheriff en 1764-1765, alderman en 1765 et entre au Parlement en 1768. Il a soutenu John Wilkes lorsque le gouvernement a voulu l'expulser des Communes, l'accusant d'être l'auteur d'un pamphlet séditieux. Élu lord maire, il se montre soucieux de défendre les privilèges et libertés de Londres. *ODNB*, vol. 14, pp. 409-410 (notice de BARKER G.F.R. et SKEDD S.J.).

118 Thomas Wilson (1703-1784), ordonné prêtre en 1731, chapelain de George II en 1737 et chanoine à Westminster en 1743. En politique il était libéral (whig) et ami de John Wilkes. *ODNB*, vol. 59, p. 652 (notice de GIBSON William).

le changer de l'anglomanie de certains continentaux. Cet attrait pour la France a cependant des limites car lors de la réception on a bu non pas du vin «de claret (vin de Bordeaux, le meilleur qu'on a en Angleterre)», mais bien du porto «que boivent communément les Anglais», ce que Poederlé attribue au «fanatisme de la liberté et des privilèges de la nation».

Les ambassadeurs jouent un rôle important pour les voyageurs qui se rendent à l'étranger. Par leur intermédiaire ceux-ci peuvent plus aisément entrer en contact avec la bonne société locale¹¹⁹. Belgiojoso, que l'abbé Mann (1735-1809) présente comme un grand admirateur de tout ce qui est anglais¹²⁰, sera ce relai pour Poederlé et ses compagnons de voyage. Le 19 juin il emmène ces derniers à la cour où ils sont présentés au roi¹²¹ : «le roy est fort poli et s'est assujetti même à parler à tout le monde en faisant le tour de la chambre, il y avoit beaucoup de monde». Ils assistent ensuite à un chapitre de l'ordre de la Jarretière où est reçu le second fils du roi¹²². La journée se termine chez Belgiojoso par un repas qui rassemble autour de la table «les ministres de Sardaigne, de Portugal, de Suede, le résident de Venise, le célèbre docteur Mathy [Maty]». Le 10 juillet, les voyageurs font encore une visite à la cour et le 15, nouveau repas chez Belgiojoso, cette fois en compagnie de l'abbé Marcy¹²³, prévôt du chapitre de Saint-Vincent de Soignies, et d'un de ses cousins, chanoine de Liège.

119 GELLÉRI Gabor, *Philosophies du voyage ...*, p. 199.

120 «His excellency [Belgiojoso] is a professed admirer of all that is English», lettre de Théodore Auguste Mann à Joseph Banks (Bruxelles, 2 avril 1785). CHAMBERS Neil (éd.), *Scientific correspondence of Sir Joseph Banks, 1765-1820*, vol. 3, *The middle period, 1785-1799*, Londres, 2007, p. 43.

121 George III (1738-1820), roi de Grande-Bretagne et d'Irlande (1760-1820).

122 Frederick d'York (1763-1827), prince-évêque d'Osnabrück (1764-1802).

123 Jean-François Bosquet dit de Marcy (1710-1791). Directeur du cabinet de physique et d'astronomie et conservateur adjoint du cabinet des médailles à Vienne, il obtient un canonicat au chapitre de Saint-Vincent de Soignies en 1759 tout en exerçant la fonction de précepteur des enfants de l'impératrice. En 1769, il est nommé prévôt de ce même chapitre, poste pour lequel il est préféré à Needham. Il renonce à cette prévôté en 1772 pour celle du chapitre de la collégiale Saint-Pierre de Louvain, fonction à laquelle est attachée la charge de chancelier de l'Université. L'année suivante, il entre à l'Académie impériale et royale des sciences et des belles-lettres de Bruxelles. *BN*, t. 13, 1894-1895, col. 471-474 (notice de ALVIN F.); BRUNEEL Claude et HOYOIS Jean-Paul, *Les grands commis du gouvernement des Pays-Bas autrichiens. Dictionnaire biographique du personnel des institutions centrales*, Bruxelles, AGR, 2001, pp. 405-406; THOMAS Catherine, *Un « illustre savant » à Soignies ? L'abbé de Marcy et le chapitre de la collégiale Saint-Vincent (1759-1772)*, dans *Annales du Cercle royal d'histoire et d'archéologie du canton de Soignies*, t. XL, 2012, pp. 105-113.

Les préoccupations botaniques, les discussions savantes et les mondanités n'empêchent pas, le soir venu, de se distraire. Les distractions de Poederlé sont variées. Il y a bien sûr l'opéra où il se rend par deux fois au moins, le 13 juin tout d'abord pour une représentation en anglais de la *Servante maîtresse* et deux jours plus tard, mais ici il ne précise pas le titre de l'œuvre jouée. Chaque fois il en ressort satisfait : la musique et l'orchestre sont bons et pour la représentation du 15 juin à l'opéra italien, il ajoute : « les deux danseuses principales assés bonnes ». Mais il fréquente aussi d'autres lieux de divertissement plus typiquement anglais comme le Vauxhall qu'il trouve « unique en son genre » (11 juin). Les jardins du Vauxhall, situés à Kennington au bord de la Tamise et parfois appelés « Spring Garden », ont ouvert leurs portes en 1661, mais leur véritable fondateur est Jonathan Tyers († 1767) qui en reprend la direction à partir de 1728¹²⁴. Les jardins vont alors prendre leur essor grâce aux aménagements et embellissements qu'il va y apporter. Par le nombre de divertissements qui y étaient proposés aux visiteurs, il était « une foire permanente »¹²⁵. On y entre pour un schilling, nous apprend Poederlé « et puis ce qu'on prend est payé à part, les prix de chaque chose sont affichés, il y a un orchestre, on y chante en anglais, des hommes et des femmes, les salles-cabinets, tout y est au mieux ». Les auteurs qui parlent du Vauxhall dans leurs ouvrages sur l'Angleterre semblent s'accorder sur les charmes du lieu. Louis Dutens se montre enthousiaste : « joignez ensemble les descriptions du temple de Gnide, des jardins d'Alcine et d'Armide, et vous avez une idée du Vauxhall »¹²⁶. Celui-ci a été « naturalisé » sur le continent, pour reprendre l'expression de Gabriel Coyer, mais cet auteur souligne qu'à la différence de ce qui se passe sur le continent, « dans le Vauxhall anglais, on voit cent tables dressées pour recevoir ceux qui veulent souper »¹²⁷.

124 Dans l'appellation « Spring Garden », « spring » ne désignerait pas la saison, mais serait une allusion à la présence de jets d'eau. Sur le Vauxhall : COKE David et BORG Alan, *Vauxhall Gardens. A history*, New Haven et Londres, Yale University press, 2011 ; DOWNING Sarah Jane, *The english pleasure garden 1660-1860*, Oxford, Shire Publications, 2009 ; SOUTHWORTH James Granville, *Vauxhall. A chapter in the social history of England*, New York, Columbia University press, 1941 ; WROTH Warwick et WROTH Arthur Edgar, *The London pleasure gardens of the eighteenth century*, Londres, Macmillan press, 1979, pp. 286-326. C'est dans les jardins du Vauxhall qu'eut lieu la répétition, le 21 avril 1749, de la *Music for the royal fireworks* de Haendel, soit cinq jours avant l'exécution de l'œuvre à Green Park, en présence du roi. La popularité du Vauxhall décline à partir de 1845 et il ferme ses portes en 1859.

125 TURCOT Laurent, *Entre promenades et jardins publics : les loisirs parisiens et londoniens au XVIII^e siècle*, dans *Revue belge de philologie et d'histoire*, t. 87, fasc. 3-4, 2009, p. 660.

126 DUTENS Louis, *L'Ami des étrangers ...*, p. 136.

127 COYER Gabriel, *Nouvelles observations sur l'Angleterre ...*, p. 84.

Il est d'autres lieux de divertissement que Poederlé a fréquenté, comme le Ranelagh, qu'il orthographie Raynela, Renela ou Ranelang. Cet établissement, concurrent du Vauxhall et localisé à Chelsea à proximité de l'hôpital, possède un jardin « très bien situé à un mile du parc St James, dans la campagne, au bord de la rivière »¹²⁸. Il a ouvert ses portes pour la première fois en avril 1742 et était constitué de jardins et d'une rotonde construite en 1741, destinée aux exécutions musicales. De style classique, elle était l'œuvre de l'architecte William Jones, et certains auteurs la comparaient au Panthéon de Rome. Vauxhall et Ranelagh offraient des attractions semblables (musique, promenades bordées d'arbres...) mais la Rotonde était présentée comme la principale innovation distinguant le Ranelagh de son concurrent. Le Ranelagh tirait son nom du propriétaire qui avait acquis le terrain en 1690 : Richard vicomte Ranelagh († 1712). En 1733 la propriété est vendue et transformée en lieu de distraction¹²⁹. Ici aussi l'entrée est payante et on peut y manger. Il y a un orchestre, on y chante et on s'y promène. Poederlé nous donne une petite description de l'endroit : « le bâtiment est une rotonde, bien illuminée, le pavement natté¹³⁰, une galerie en haut, des niches en bas, des promenades, canaux, boulingrins, vuë sur la Tamise, et dans le lointain, ponts et pavillons à la chinoise, le tout très-bien éclairé par des lampes dans un bocal et endedans par des chandelles dans un bocal ». L'endroit était considéré, semble-t-il, comme plus distingué que le Vauxhall – le prix d'entrée y était un peu plus élevé – et fréquenté par un public plus policé, l'élite sociale s'y rendant plus volontiers qu'au Vauxhall¹³¹. Dans une lettre du 29 juin 1744, Horace Walpole (1717-1797) notait à propos du Ranelagh : « the floor is all of beaten princes [...] you can't set your foot without treading on a prince

128 LACOMBE François, *Observations sur Londres [sic] et ses environs*, Paris, 1777, p. 115.

129 La Rotonde est ouverte au public pour la dernière fois le 8 juillet 1803, le mobilier est vendu en 1805 et les bâtiments démolis. Le terrain sera racheté par l'hôpital de Chelsea en 1826. Sur le Ranelagh : DOWNING Sarah Jane, *The english pleasure garden ...* ; JONGUS Berta, « *To propagate sounds for sens* » : *music for diversion and seduction at Ranelagh gardens*, dans *The London journal*, vol. 38, n°1, mars 2013, pp. 34-66 ; WROTH Warwick et WROTH Arthur Edgar, *The London pleasure gardens ...*, pp. 199-218 ; *London encyclopaedia*, pp. 681-682.

130 Un tapis recouvrait le sol de la Rotonde afin d'étouffer les bruits de pas pour ne pas gêner l'écoute de la musique et les conversations. JONGUS Berta, « *To propagate sounds for sens* »..., p. 38.

131 GREIG Hannah, « *All together and all distinct* » : *public sociability and social exclusivity in London's pleasure gardens, ca 1740-1800*, dans *Journal of british studies*, vol. 51, n°1, 2012, pp. 50-75.

or Duke of Cumberland»¹³². Dutens affirmait que «c'est le rendez-vous de tout Londres dans les soirées d'été»¹³³. La bonne fréquentation du lieu est confirmée par Poederlé qui note, à la date du 10 juin, qu'il y a croisé le duc de Cumberland¹³⁴ et, deux jours plus tard, le duc de La Trémoille¹³⁵. Le 14 juin il a même droit à un feu d'artifice. Le 16 juillet, Poederlé va voir ce qu'il appelle «le nouveau Renella [sic]», situé dans Oxford Street et que certains auteurs nomment le Panthéon car, comme l'explique Poederlé, «ce bâtiment est très beau et dans le goût du Pantheon de Rome, tout y est bien imité d'après l'antique et est d'un jeune architecte anglais¹³⁶ qui a été en Italie»¹³⁷. Il doit se contenter de regarder les bâtiments car ce nouveau lieu de divertissement ne sera ouvert au public que quelques mois plus tard, au début de 1772.

On connaît la passion des Anglais pour les chevaux et les courses hippiques qui sont devenues une distraction en vogue, même chez les monarques, avant de se répandre sur le continent. Poederlé profite de son séjour en Angleterre pour s'y intéresser. Le 2 juillet, dans les environs de Salisbury, il assiste à une course de chevaux et, le 27 juillet, il rend visite au chevalier Meadows qui possède un manège et des chevaux et chez qui le père du duc d'Arenberg s'était déjà rendu¹³⁸.

Parmi les autres «curiosités» qui attirent l'attention de Poederlé, il y a les manœuvres militaires. Le 14 juin, tôt le matin, il se rend à Hyde Park en compagnie du duc d'Arenberg, qui lui-même a un passé

132 Cité par WROTH Warwick et WROTH Arthur Edgard, *The London pleasure gardens ...*, p. 200.

133 DUTENS Louis, *L'Ami des étrangers ...*, p. 135. Cet auteur ajoute : «l'on y trouve toute la bonne et la mauvaise compagnie de la ville : chacun peut s'y arranger selon son goût et ses moyens. Il n'y a rien en Europe qui puisse se comparer au Ranelagh ; s'il y a du médiocre, c'est la musique» (p. 136).

134 Il s'agit ici de Henry Frédéric (1745-1790), duc de Cumberland depuis 1766, petit-fils de George II et frère de George III. Le duc de Cumberland mentionné par Walpole était Guillaume Auguste (1721-1765), troisième fils de George II.

135 Jean-Bretagne-Charles Godefroy de La Tremoille (1737-1792), quatrième duc de Thouars, pair de France en 1741. Il entreprend une carrière militaire en 1752 et est maréchal de camp en 1770. *DBF*, t. 19, 2001, col. 1295-1296 (notice de LEVANTAL Ch.).

136 L'architecte est James Wyatt (1746-1813). Son frère John était un des actionnaires de ce qu'on a aussi appelé le «Ranelagh d'hiver», ce qui explique son choix comme architecte. Le bâtiment a été admiré dès son ouverture. *ODNB*, vol. 60, pp. 572-577 (notice de ROBINSON John Martin).

137 On trouvera une description de l'établissement dans DUTENS Louis, *L'Ami des étrangers...*, p. 135.

138 Léopold d'Arenberg (1690-1754) s'était vu confier par Marie-Thérèse d'Autriche deux missions diplomatiques en Angleterre en 1742 et 1744. *BN*, t. 1, 1866, col. 412-421 (notice de GACHARD).

militaire. Ils y assistent aux exercices d'un régiment de gardes et de grenadiers à cheval. Les soldats « manœuvrent très-bien, le tout plus naturellement qu'avec art » et Poederlé d'ajouter ce commentaire : « on voit en cela, comme en autre chose, l'esprit de la nation qui perce ». On sent poindre de la sympathie pour un pays qui est sorti victorieux de la guerre de Sept Ans et en a profité pour accroître son empire colonial aux dépens de la France.

Le 28 juillet, le spectacle, si l'on ose dire dans ce cas, est d'une autre nature puisqu'il assiste durant une heure et demie à une assemblée de Quakers « ou Trembleurs ». Une secte sans doute inconnue de lui et dont les pratiques pouvaient sembler déroutantes : « les femmes sont ensemble et les hommes de même, on y est fort tranquille, assis, le chapeau sur la tête et le corps un peu penché avec un air pensif, après avoir été une heure, un vieillard de l'assemblée se sentant (comme ils disent) inspiré se leva, ôta son chapeau et prêcha en s'agitant un peu ». Assister à de telles assemblées semble faire partie des « curiosités » qui attirent les voyageurs de passage à Londres. Poederlé n'est en effet pas le seul à en parler. D'autres, avant ou après lui, en font état dans leurs relations de voyage comme Alexandre Baert¹³⁹, Gabriel Coyer¹⁴⁰, Pierre-Jean Grosley¹⁴¹, ou encore Voltaire qui estimait « que la doctrine et l'histoire d'un peuple si extraordinaire méritaient la curiosité d'un homme raisonnable »¹⁴² et consacrait aux Quakers ses quatre premières *Lettres philosophiques*.

Les voyageurs sont de retour sur le continent le 10 août. Ils débarquent à Calais où ils sont accueillis par le duc de Croÿ et le lendemain, ils sont à Enghien où ils sont reçus par la duchesse et une compagnie nombreuse venues à leur rencontre à une lieue de la ville. Ainsi se terminait « après une absence de deux mois et six jours » un périple que Poederlé jugeait « aussi utile qu'agréable ».

Les informations recueillies en Angleterre vont être utilisées par Poederlé dans son *Manuel de l'arboriste* (1772) et dans le *Supplément* qu'il publie sept ans plus tard. À plusieurs endroits de son ouvrage, il fait allusion à ce qu'il a vu ou rapporte des renseignements récoltés lors de conversations, comme celles avec Miller ou le jardinier de la douairière de Southcot.

139 BAERT Alexandre, *Tableau de la Grande-Bretagne, de l'Irlande ...*, t. 3, p. 32.

140 COYER Gabriel, *Nouvelles observations sur l'Angleterre ...*, pp. 141-142.

141 GROSLEY Pierre-Jean, *Londres*, t. 2, Lausanne, 1770, pp. 177-178.

142 VOLTAIRE, *Lettres philosophiques ...*, p. 20.

L'Angleterre semble une terre de prédilection pour la dendrologie. Poederlé écrit en effet y avoir vu de beaux arbres comme le platane d'Occident ou de Virginie qu'on y trouve en abondance (« tous les parcs et jardins anglais en sont fournis »)¹⁴³ ou encore des magnolias vus à plusieurs endroits¹⁴⁴. C'est aussi outre-Manche que Poederlé écrit avoir observé les arbres les plus beaux qu'il lui ait été donné de voir jusque-là, comme le cytise¹⁴⁵, le genévrier¹⁴⁶, le sycomore à feuilles panachées¹⁴⁷ ou encore le tulipier, un arbre de la famille des magnoliacées, dont les plus beaux sont ceux qu'il a pu observer à Waltham Abbey, une localité du comté d'Essex à une vingtaine de kilomètres de Londres, et à Wilton, près de Salisbury, dans la propriété du comte de Pembroke¹⁴⁸. Poederlé reconnaît aussi aux Anglais un rôle de précurseurs. C'est d'eux que vient notre goût pour le houx¹⁴⁹. Ce sont eux aussi qui, en Europe, se sont mis à cultiver le cèdre du Liban¹⁵⁰. Ce sont eux encore qui ont introduit le cyprès en Europe du nord. Poederlé en a « vu de très beaux, dans plusieurs parcs, où cependant ils se trouvent, plutôt pour orner quelques ruines ou églises gothiques, que pour en tirer quelque utilité, par la suite » et il ajoute qu'une allée de la propriété de lord Burlington à Chiswich « est plantée en cyprès mêlés d'urnes et de monuments funéraires à l'antique, et inspire, en la voyant, de la tristesse et de la mélancolie »¹⁵¹.

Comme signalé plus haut, le voyage en Angleterre inspirera des aménagements dans les propriétés du duc d'Arenberg. Il aura aussi des conséquences chez Poederlé qui, notamment, commence à se pourvoir de différentes espèces de chênes vues dans les pépinières anglaises¹⁵² ou se met à cultiver le laurier-cerise à partir de semences reçues d'An-

143 *Manuel de l'arboriste*, 1772, p. 329.

144 *Manuel de l'arboriste*, 1772, pp. 209-210.

145 « C'est aussi en Angleterre que j'ai vu les plus grands et les plus gros ». *Manuel de l'arboriste*, 1772, p. 144.

146 « Mais les plus beaux que j'ai vu, sont en Angleterre à Henley Parck, chez M. Dayrolles ». *Manuel de l'arboriste*, 1772, pp. 180-181.

147 « Mais c'est en Angleterre où j'ai vu les plus grands et les plus beaux, la plupart des bosquets et des jardins en sont garnis ». *Manuel de l'arboriste*, 1772, p. 374.

148 *Manuel de l'arboriste*, 1772, pp. 383-384.

149 *Manuel de l'arboriste*, 1772, p. 189.

150 *Manuel de l'arboriste*, 1772, p. 96.

151 *Manuel de l'arboriste*, 1772, p. 138.

152 *Manuel de l'arboriste*, 1772, p. 121.

gleterre¹⁵³, en prévision sans doute de la diffusion dans nos régions du goût pour les bosquets à la mode anglaise dans lesquels cet arbuste est fréquent¹⁵⁴.

Dans ses ouvrages, Poederlé fait référence à toute une série d'auteurs parmi lesquels des Français (Valmont de Bomare, Tournefort, d'Aubenton, Guiot, Buffon, Duhamel du Monceau...) mais aussi des Anglais. Le plus souvent cité est certainement Miller, auteur d'un *Gardeners dictionary*, édité pour la première fois en 1731, premier manuel pratique d'horticulture abordée de manière scientifique¹⁵⁵. On trouve aussi les noms de William Hudson (1730-1793) et sa *Flora Anglia*, de John Ray (1627-1705) ou de Mark Catesby (1679-1749), auteur d'une *Natural history of Carolina*. En revanche, aucune allusion à une correspondance qu'il aurait entretenue avec des Anglais après son retour en août 1771 alors qu'à au moins deux reprises, il mentionne des lettres de Duhamel du Monceau et les renseignements qu'elles contenaient¹⁵⁶. On peut cependant supposer qu'il continue à s'approvisionner auprès des pépiniéristes anglais qu'il recommande à ses lecteurs. C'est d'ailleurs dans le but de faciliter les commandes de ces derniers que, dans son *Supplément au manuel de l'arboriste*, il mentionne le nom anglais de plusieurs arbres¹⁵⁷.

*

*

*

En s'engageant sur les routes d'Angleterre, Poederlé et ses compagnons poursuivaient un but, celui de visiter des parcs afin de se familiariser avec les jardins dits anglais et de s'en inspirer pour en créer dans nos régions. Mais cette curiosité ne se limite pas à l'architecture paysagère et est complétée par des visites auprès de pépiniéristes, jardiniers et cultivateurs. D'autres rencontres savantes viendront émailler le voyage, occasions d'échange d'informations, que ce soit sur des instru-

153 *Manuel de l'arboriste*, 1772, p. 204.

154 *Manuel de l'arboriste*, 1772, pp. 197-198.

155 WULF Andrea, *The brother gardeners...*, p. 34.

156 *Supplément au manuel de l'arboriste*, 1779, p. 75 (lettre de novembre 1777) et p. 96 (lettre de mai 1778).

157 « Je vais à présent donner une courte et suffisante description de plusieurs espèces ou variétés de chênes étrangers avec leurs noms en anglais, pour que les amateurs puissent, plus sûrement, s'adresser en Angleterre pour en avoir et je puis les assurer qu'ils ne les trouveront que dans les pépinières autour de Londres, parce qu'ailleurs, où presque tout se fait pour suivre la mode du moment, ces sortes d'entreprises ne peuvent se soutenir malgré la bonne intention des sociétés ou des particuliers, qui les avaient formées ». *Supplément au manuel de l'arboriste*, 1779, p. 115.

ments de mesure, avec Ramsden, ou sur les dernières découvertes faites lors du premier voyage de James Cook autour du monde, avec Joseph Banks et Daniel Solander.

Pour autant, Poederlé ne néglige pas l'aspect « tourisme » qui se concrétise par des visites de monuments divers, voire les distractions en se rendant au théâtre – ce qu'il avait déjà fait lors de son voyage en France en 1769 – ou des lieux d'agrément comme le Vauxhall et le Ranelagh.

La traversée des villes et de la campagne anglaises est l'occasion de réflexions et de comparaisons avec ce que Poederlé a pu observer dans nos régions et lors de ses précédents voyages en France. Ces comparaisons ne sont pas à l'avantage de ce dernier pays et Poederlé ne cache pas ses sympathies pour l'Angleterre. En revanche, il est moins disert à propos de ses opinions politiques. Il ne prend pas position, mais encore une fois le but du voyage est ailleurs. Il rend visite à Wilkes et participe à un banquet où il côtoie Brass Crosby, lord maire de Londres et partisan de Wilkes, ainsi qu'un prébendier de Westminster qu'il présente comme un « grand partisan de la liberté ». Il est difficile de tirer des conclusions de ces rencontres. Si la première semble recherchée, rien ne permet de l'affirmer pour les autres. Wilkes était un personnage célèbre, qui avait défrayé la chronique et dans ce cas la curiosité l'emporte peut-être sur une quelconque communion d'esprit.